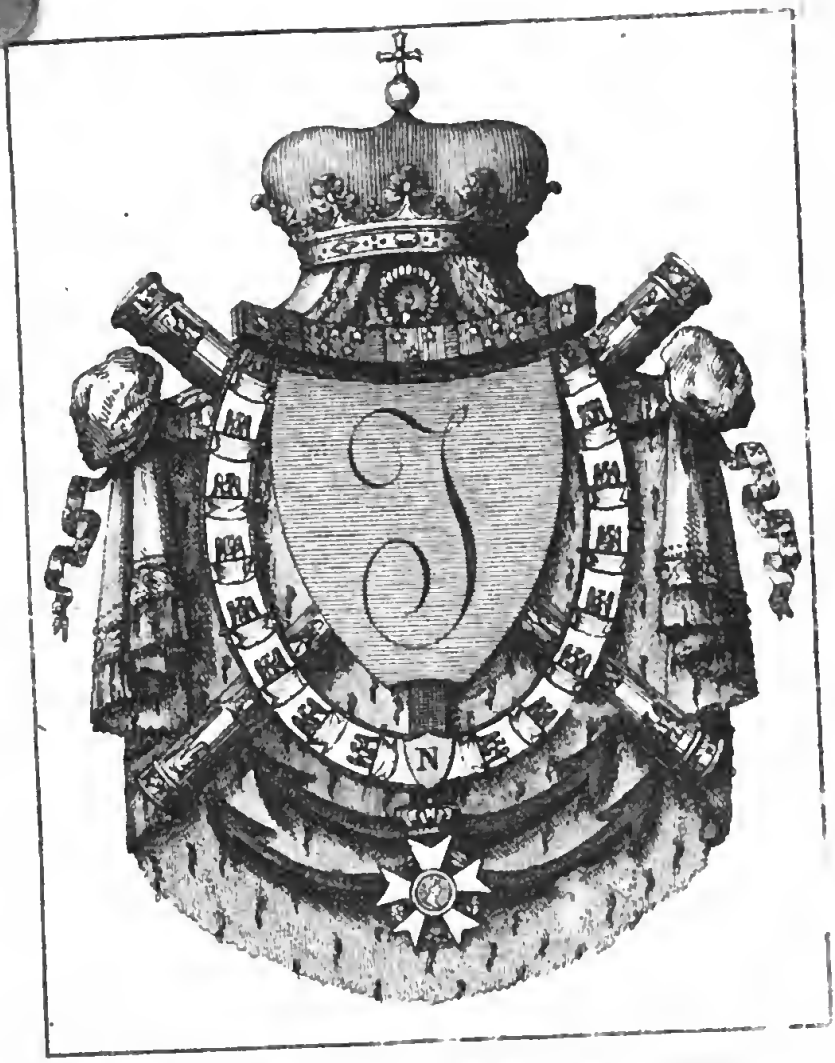
7352



Pal IV 9

L'ABBAYE
DE LUSSINGTON.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Tous ceux qui ne seront pas signés par moi, seront saisis.

Paris, 30 Janvier 1807.

547821

L'ABBAYE

DE

LUSSINGTON;

PAR HENRIETTA ROUVIERE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR P. DE C****.

Dieu est juste; mais qui peut mesurer sa sagesse infinie? Tout ce qui est, est bien, puisqu'il règle nos destinées.

LEE.

TOME PREMIER.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVII.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

L'ABBAYE DE LUSSINGTON.

CHAPITRE PREMIER.

La marquise d'Oriel avait quitté l'abbaye de Lussington, sa demeure ordinaire pendant la belle saison, pour se rendre à Londres, où elle avait coutume de passer l'hiver. Au milieu d'une nuit du mois de novembre, elle poursuivait sa route en traversant le pays de Galles, sans que le train qui l'accompagnait annonçât son rang élevé. Ses vertus et son nom commandaient le respect, mais la rumeur excitée dans les auberges

par l'arrivée d'un grand personnage, n'avait aucun charme pour elle. Les attentions serviles des aubergistes ne flattaient nullement sa vanité. La marquise voyageait sans laisser derrière elle d'autres traces de son importance, que celles que le hasard ou les propos de ses gens pouvaient faire découvrir.

Malgré le froid, la nuit était belle. La marquise s'était mise en route de grand matin, afin d'arriver à une petite ville éloignée de l'abbaye d'environ quarante milles. C'était là qu'elle comptait se reposer; mais à son arrivée, elle apprit qu'elle ne pouvait pas avoir de lits dans la seule auberge qu'il y eût. On lui fit espérer qu'elle trouverait un logement conve-

nable dans un village situé à dix milles plus loin.

Les domestiques étaient vivement tentés de déclarer le rang de leur maîtresse, persuadés qu'alors toutes les difficultés seraient levées; mais la marquise le défendit formellement, dans la crainte que l'appât du gain n'engageât un hôte mercenaire à déplacer quelqu'un. Elle donna l'ordre à ses gens de prendre quelque boisson chaude, de s'envelopper dans leurs redingottes ; et de gagner en toute diligence le village indiqué.

La marquise était assez bonne pour craindre que l'air de la nuit ne fût aussi dangereux pour sa suite que pour elle-même. Rougissez, sectateurs de la mode, des idées puériles d'une femme du

bon ton ! Souvent on l'avait vue quitter un cercle brillant où le jeu, la musique et la recherche de la table excitaient la gaîté dans tous les esprits : au milieu des jouissances du luxe, elle ne pouvait oublier qu'au moment où tout respirait le plaisir autour d'elle, ses domestiques, et même ses chevaux, étaient exposés au-dehors à la pluie, à la neige et au froid d'une nuit prolongée jusqu'au matin.

Déjà les chevaux avaient parcouru huit milles, lorsque le mauvais état de la route et l'obscurité de la nuit obligèrent le postillon à ralentir leur course. Au même instant, l'une des roues ayant heurté un monceau de pierres, la voiture fut renversée

dans un fossé. L'effroi fit jeter à la marquise un cri perçant. Les domestiques, maudissant la route et la mal-adresse du postillon, coururent au secours de leur maîtresse. On la retira facilement de la voiture. La marquise en fut quitte pour la peur ; mais elle témoigna la plus vive inquiétude, lorsqu'elle apprit que le postillon était tombé embarrassé dans les traits des chevaux. Elle ne fut tranquillisée que lorsqu'il vint lui-même l'assurer qu'il ne s'était fait aucun mal.

Consolez-vous, infortunés ! l'ame des grands n'est pas toujours fermée à la bienfaisance et à la compassion. Mais vous, qui frémissez en entendant les cris de votre perroquet, de votre carlin,

de votre singe, pardonnerez-vous à une femme, bercée sur les genoux du luxe et de la mollesse, ce sentiment vulgaire qui la portait à compatir aux maux d'un misérable postillon ? N'est-ce pas déroger aux lois du bon ton ? Permettez-moi cependant de représenter la marquise d'Oriel telle que l'avait formée la nature.

La marquise, ayant aperçu à travers des arbres dépouillés de feuilles, une lumière à peu de distance, dit qu'elle allait chercher un asile dans la maison, en attendant que sa chaise fût relevée. Le chemin était sec, et la marquise encore agile, quoiqu'elle ne fût plus jeune. En peu d'instans elle y fut rendue.

Une palissade formait une en-

ceinte, au milieu de laquelle s'élevait une maison petite, il est vrai, mais d'une assez bonne apparence. Un sentier sablé avec soin conduisit la marquise à la porte de la chaumière ; elle y frappa, et elle lui fut ouverte par une femme à qui elle demanda la permission de rester à l'abri du froid, tandis qu'on relevait sa voiture qui venait d'être renversée.

Elle fut aussitôt conduite dans un parloir d'une extrême propreté. Près du feu était assis un vieillard d'une figure vénérable; une femme avancée en âge tricotait, et une jeune fille lisait avec beaucoup d'attention une vieille bible. La femme qui avait introduit la marquise, répéta dans le langage

du pays de Galles ce que celle-ci venait de lui dire. Aussitôt le vieillard se leva ; après avoir offert à la marquise le siége qu'il occupait, il la salua d'un air de politesse qu'on trouve rarement sous le chaume, et se félicita de la recevoir. La bonne femme cessa de travailler, et la jeune fille ayant fermé son livre, alla le déposer sur une tablette.

« Vous paraissez avoir froid, » dit la bonne vieille en soufflant le feu ; « je suis sûre que vous avez été effrayée. Vous devriez prendre une goutte de mon élixir ; il est aussi doux que du miel ; il vous réchaufferait. » —

En effet, le froid avait saisi la marquise. Elle sentait qu'elle avait besoin d'un cordial ; et loin de

rejeter cette offre avec affectation, elle sourit en remerciant la bonne femme. Son sourire fut pris pour un consentement, et le meilleur élixir connu, un élixir fait d'après la recette du docteur Sagely, fut tiré de l'armoire.

Suzanne, la jeune fille, avait couru chercher un verre. Elle revint en le rapportant avec une soucoupe de porcelaine, et une caraffe d'eau limpide. Elle posa le tout sur la table et demanda, en rougissant, la permission d'offrir à la marquise un œuf que Brown-Bess, sa poule favorite, venait de pondre à l'instant.

La marquise examinait avec ravissement la charmante figure de la généreuse Suzanne, et la remercia.

Suzanne atteignait à peine sa douzième année, mais elle était fort grande pour son âge. L'expression de sa figure et la grâce répandue sur toute sa personne annonçaient que la nature s'était plu à l'orner de ses dons. Tous ses traits défiaient la critique la plus sévère. De longs cils ombrageaient ses yeux noirs et pleins de feu ; un sourire gracieux faisait entr'ouvrir sa bouche ornée de dents plus blanches que l'ivoire ; un réseau de soie retenait sa chevelure blonde, dont quelques boucles échappées de leur prison se jouaient sur son front et sur ses épaules d'albâtre. Une robe de laine brune enveloppait ses membres délicats. Ses bras et ses mains n'avaient pas ce degré de blan-

cheur qui distingue les femmes du bon ton ; mais, à l'aide des secrets de l'art et des soins de la toilette, nous espérons voir un jour Suzanne le disputer aux plus élégantes.

La marquise ne se lassait pas de considérer la petite villageoise, et un soupir lui échappa en désirant que Suzanne fût née dans une condition moins humble. L'orgueil faisait naître ce desir ; mais les vertus de la marquise condamnaient cette faiblesse, et elle se hâta de le chasser de sa pensée. Un titre fastueux ne constitue pas la noblesse : elle existe dans l'ame, et l'être le plus misérable, s'il avait en partage l'honneur et la vertu, avait des droits assurés aux égards de la marquise

d'Oriel. Elle regardait la naissance et la fortune comme des dons distribués par le hasard ; mais la vertu était à ses yeux un don du ciel.

Suzanne, fraîche comme la fleur naissante, sauvage comme le chevreuil de la montagne, innocente comme l'agneau qui bondit dans la plaine, était richement pourvue par les mains libérales de la nature. La marquise avait déjà des preuves de son bon cœur, et ces pages sacrées qu'elle lui avait vu lire si attentivement, l'assuraient des principes qui germaient en elle. La beauté de la petite paysanne, les réflexions de la marquise, tout contribuait à augmenter l'intérêt que lui inspirait Suzanne.

En ce moment, un domestique

vint informer la marquise qu'un des ressorts de la voiture était rompu, et qu'il était indispensable de le faire raccommoder avant de se mettre en route ; il demandait si sa Seigneurie voulait que l'un d'eux retournât à la ville pour louer une chaise qui pût la conduire au village.

« S'il est impossible de l'attacher solidement pour un trajet aussi court, » dit la marquise, « je me sens bien encore la force d'aller à pied jusque-là. Peut-être mon hôte aura-t-il la bonté de me prêter un vêtement pour me garantir du froid. » — Le domestique avait déjà quitté sa redingotte pour l'offrir à sa maîtresse. — « Non, non, Thomas, je ne veux pas vous en priver ;

vous en avez autant besoin que moi. Mais j'aurai une nouvelle obligation à mes hôtes, s'ils veulent m'en prêter une, et permettre que ma voiture soit mise en sûreté dans la cour jusqu'à demain. »

Le titre donné à la marquise par son domestique, instruisit Hubert, le maître de la chaumière, du rang de son hôte. — « Assurément, » dit-il, « milady peut compter sur le vêtement le meilleur et le plus chaud que je possède; mais la nuit est bien froide, et le village bien éloigné : quoique ma chaumière soit peu propre à recevoir une dame du rang de milady, si j'osais la prier de s'y arrêter, elle peut être assurée d'y trouver un lit aussi bon que ceux du village. Je ne puis en offrir au-

tant à ses gens, mais il leur est facile d'aller jusque-là ; je me charge de la voiture ; et si milady veut accepter le repas de la famille, elle ajoutera par cette preuve de bonté au plaisir que nous avons, Phœbé et moi, à la recevoir dans notre humble demeure. »—« Oui, » répéta Phœbé, « nous serons fiers de posséder milady. J'espère qu'elle ne nous affligera point par un refus. » —

« Et moi aussi, » dit la jolie petite Suzanne, « j'espère que milady ne refusera pas l'offre de mon papa et de maman, et qu'elle m'acceptera pour sa femme-de-chambre. »

« Oui, vous serez ma petite compagne, » dit la marquise en prenant affectueusement la main

de Suzanne ; « et vous, mes bons amis, j'accepte avec reconnaissance l'hospitalité que vous m'offrez d'aussi bon cœur. » —

« Est-il bien vrai ? » s'écria Suzanne avec joie. « Oh ! je suis si contente ! —Vous êtes si bonne...» Et elle baisa la main qu'elle tenait encore.

En un instant chacun fut à l'ouvrage. Phœbé alla préparer le meilleur lit, qui était celui dans lequel elle avait coutume de coucher ; Suzanne courut auprès de Mary pour l'aider à faire le souper.

La marquise donna ses ordres à ses gens pour que la chaise fût amenée dans la cour ; elle leur dit d'aller au village, d'y passer la nuit le mieux qu'ils pourraient, et de ramener des ouvriers pour

que la voiture fût prête de bonne heure. Hubert, affligé de ne pouvoir loger tant de monde, voulait du moins qu'on mît les chevaux dans la grange ; mais la marquise ne voulut pas le permettre.

Suzanne, après avoir étendu sur une table d'une extrême propreté une nappe blanche comme la neige, y posa une jatte remplie d'œufs. Celui qu'avait pondu Brown-Bess était destiné à la marquise, et placé au sommet de la pyramide. Du pain et du beurre frais, du fromage et de la crême composaient tout le repas. La marquise y prit part avec autant de plaisir, et peut-être plus d'appétit, qu'elle ne l'eût fait aux soupers somptueux de Londres.

La joie brillait dans les beaux

yeux de Suzanne; l'éclat d'un titre qui lui était inconnu n'altérait pas sa gaîté naturelle. La marquise n'affectait pas cet air d'importance qui eût glacé le cœur de ses hôtes, en leur faisant connaître son élévation et leur petitesse. Elle était reconnaissante et gaie. Ses manières affables avaient gagné le cœur de Suzanne; elle éprouvait pour la marquise un sentiment nouveau pour elle. C'était de l'amour et de l'affection à laquelle se mêlait du respect. Quelquefois un soupir s'échappait de son sein, lorsqu'elle pensait que le jour suivant allait la séparer, peut-être pour toujours, de cette femme charmante qui avait fait sur son ame une impression si profonde.

Quand le modeste souper fut

fini, un regard de Phœbé apprit à Suzanne qu'il était tems d'aller voir si le feu brûlait dans la chambre de la marquise, et si tout y était en ordre.

Aussitôt, la marquise, qui sentait croître à chaque instant l'intérêt que lui inspirait la jolie petite villageoise, dit : « Vous avez une charmante fille, mes bons amis ! je serais presque tentée de vous envier le bonheur de lui avoir donné le jour. » —

« Vous êtes dans l'erreur, Milady : Hubert est mon frère, » dit Phœbé. « Nous n'avons jamais été mariés ni l'un ni l'autre, et, quoique Suzanne ne soit pas notre enfant, elle nous est bien chère, et elle mérite bien d'être aimée ; elle est si gentille et si douce !

Oh ! que le ciel nous la conserve. Tous ceux qui la connaissent chérissent notre petite Suzanne. » —

« Je vous demande pardon, » répliqua la marquise ; « mais j'ai dû la croire votre fille, en l'entendant vous donner le titre de père et de mère. Je n'avais pas cru que vous fussiez frère et sœur. » —

« Cependant c'est la vérité ; mais Suzanne nous appelle toujours ainsi. La pauvre enfant ! elle n'a jamais eu le bonheur de connaître ses parens ; elle nous a été laissée dans un état.... » —

« Oui, Milady, » reprit Hubert en interrompant sa sœur ; « elle est orpheline. Ses parens ont vécu dans une situation différente de

celle qui lui est réservée ; du moins je le crains. Le sort a été injuste à son égard, et il n'est pas en mon pouvoir de la garantir de ses coups. Elle méritait d'être plus heureuse ! » —

« Et quels étaient ses parens, mes bons amis ? » demanda avec empressement la marquise. —

« Son père était un officier distingué qui a péri dans un combat ; sa mère lui donna le jour dans notre village, et elle ne survécut que quelques heures à la naissance de sa fille. Elle était ma parente. » —

« Votre parente, mon frère ! » s'écria Phœbé avec étonnement, « Bon Dieu ! vous ne me l'aviez jamais dit. »

Hubert lui imposa silence par

un regard. La marquise s'en aperçut, mais elle le laissa continuer sans l'interrompre.

« Après la mort de sa mère, la pauvre enfant restait seule dans le monde. Je la pris dans mes bras, et je l'apportai ici pour la déposer dans ceux de ma sœur. » —

« Mais, mon frère, vous m'étonnez ! » s'écria de nouveau Phœbé ; « avez-vous perdu la mémoire ? Ne vous souvenez vous plus qu'elle fut apportée par... » —

Un mouvement d'impatience échappé à Hubert apprit à Phœbé qu'elle ne devait pas interrompre le récit de son frère. La marquise observait tout, et sa sollicitude augmentait sans cesse.

« Il y a plus de dix ans que tout ceci est passé, Milady ; Phœbé en

a oublié les circonstances. J'apportai, comme je le disais, la pauvre petite créature, et depuis ce tems, elle partage le peu que je possède. Je rends grace au ciel de ce qu'elle est satisfaite de sa situation, car elle ignore que son sort serait bien différent, si chacun avait ce qu'il a droit d'attendre. » —

« Et quel était le nom de son père ? Comment ses amis ont-ils laissé cette enfant dans l'oubli ? A-t-elle quelques biens à réclamer ? » demanda la marquise avec intérêt : « Mais peut-être, » ajouta-t-elle à voix basse, « existe-t-il quelques raisons particulières qui empêchent qu'elle ne soit avouée par sa famille. » —

« Milady ! elle est le fruit d'un

mariage légitime, » dit Hubert devinant le sens des paroles de la marquise. « Mais, à dire vrai, j'ai toujours ignoré le nom de son père. » —

« Vous me surprenez de plus en plus, » reprit la marquise; « expliquez-vous, de grace. Vous m'avez vivement intéressée au sort de Suzanne: elle-même avait excité mon intérêt à un point que je ne puis exprimer. Si sa mère était votre parente, comment se fait-il que vous ignoriez le nom de son père, habitant un village si peu éloigné de votre demeure? Il y a dans tout ceci un mystère qui pique ma curiosité, et vous m'obligerez en la satisfaisant. » —

« Je voudrais le pouvoir, Milady. Soyez assurée que ce serait

avec grand plaisir ; mais... » — Il hésita. « Mais, quoi, mon cher Hubert ? » reprit la marquise. « Allons, soyez franc avec moi, et comptez sur mon honneur et ma discrétion, si vous me confiez quelques secrets relatifs à Suzanne. » —

« J'en jure par le ciel ! » répondit Hubert, « le nom du père de Suzanne m'est inconnu, aussi bien que sa famille et tous ceux à qui elle appartient. Tout ce que je puis dire d'elle, c'est que sa naissance est honnête, j'ose même assurer qu'elle est noble. Dieu seul peut vous apprendre le reste. » —

« Noble ! » pensa la marquise. « Suzanne pouvait l'être du côté de son père ; mais du côté de sa mère... » — Hubert avait dit qu'elle

était sa parente, et la marquise ne croyait pas qu'il eût aucun droit de prétendre à ce titre.

« Du moins, Hubert, » dit la marquise, « vous pourrez me répondre sur ce qui est relatif à la mère de Suzanne. Comment cette enfant a-t-elle été confiée à vos soins ? » —

Hubert excitait le feu, remuait sa chaise, et paraissait dans l'embarras d'un homme qui, après s'être éloigné de la vérité, ne sait comment soutenir un mensonge. Ce fut l'idée de la marquise, et sans vouloir augmenter son trouble, elle lui dit : —

« Je m'aperçois, Hubert, que le sort de cette intéressante orpheline est environné d'un mystère que vous ne voulez pas, ou que

vous ne pouvez pas dévoiler. Je ne vous presserai pas davantage ; je me bornerai seulement à vous demander s'il est à votre connaissance, qu'il existe quelqu'un de ses parens qui ait le droit de la réclamer. » —

« Aucun, » répondit Hubert ».

« C'en est assez, » répliqua la marquise. « — Oui, » se dit-elle, « le sort de Suzanne sera changé ! Il sera tel qu'elle avait droit de l'espérer ; elle deviendra l'enfant de mon adoption. Je saurai déterminer Hubert et Phœbé à m'abandonner le soin dont ils s'étaient chargés. Quel bonheur j'éprouverai en arrachant à l'obscurité cette fleur destinée à parer un sol plus fertile ! » —

Suzanne accompagna la mar-

quise, lorsqu'elle se retira dans la chambre qui lui avait été préparée. Un escalier étroit y conduisait. Un bon feu échauffait l'appartement. Suzanne avait orné de quelques fleurs de la saison, la table placée au-dessous de la glace. Les rideaux, qui n'étaient jamais dépliés qu'aux jours de cérémonie, étaient l'ouvrage des jeunes ans de Phœbé, et offraient à la vue une multitude de fleurs brodées sur un fond bleu. La marquise en examina le travail, et porta la vue autour d'elle avec un sourire de plaisir. Rien n'annonçait le luxe, mais la propreté et la simplicité qui régnaient dans cette chambre invitaient au repos, et la marquise ne doutait pas qu'elle ne dût y goûter un som-

meil aussi doux que sur le duvet d'un lit somptueux.

Suzanne venait aider la marquise à se déshabiller. Celle-ci eût refusé ses services : mais elle vit qu'elle affligerait sa petite femme-de-chambre, et elle les accepta. Lorsque la marquise fut au lit, Suzanne tira les rideaux avec soin, et de la voix la plus douce, elle lui souhaita une bonne nuit. La lumière répandait ses rayons sur la charmante figure de Suzanne ; la marquise aperçut une larme suspendue à sa paupière, et lui tendant la main, elle attira Suzanne près de son lit, et imprima un baiser sur sa joue. Une sensation inexprimable pénétra l'ame de la marquise ; elle ne savait comment la définir ; mais elle

ratifia sa promesse de devenir la protectrice, la mère adoptive de la belle orpheline. Au milieu de ces idées bienfaisantes, la nouvelle amie de Suzanne tomba dans un sommeil paisible, et les songes légers qui environnent le chevet de la vertu, vinrent en foule s'offrir à sa pensée.

CHAPITRE II.

La marquise était fille d'un pair du royaume. Jeune encore, elle avait épousé le marquis d'Oriel, homme aussi distingué par sa naissance et ses vertus, que par les grâces de sa personne. Le penchant de la marquise avait décidé son choix, et son union n'avait pas tardé à être cimentée par la naissance d'un fils. Pendant vingt ans, cette femme respectable avait joui de tout le bonheur qu'elle devait espérer. Une fièvre violente en arrêta le cours, en la privant de l'époux qu'elle adorait. La douleur de la marquise ne res-

sembla pas à celle de ces veuves inconsolables, dont les cris ne peuvent être appaisés, et qui bientôt se livrent à la dissipation que ne peut plus restreindre la présence d'un censeur incommode. Elle ressentit profondément la perte qu'elle faisait, mais une philosophie religieuse l'aida à la supporter ; et, quoique déjà onze ans se fussent écoulés depuis cette époque, son vêtement annonçait encore le deuil ; elle ne le quittait qu'au jour de la naissance de son fils, et lorsqu'elle ne pouvait se dispenser de paraître à la cour.

Héritier du titre et de la fortune de son père, le marquis d'Oriel, son fils unique alors âgé de trente ans, semblait avoir aussi hérité de ses grâces et de ses vertus. A

une charmante figure, il joignait une noblesse de manières acquise par un long séjour dans les cours étrangères. La bonté de son cœur le faisait chérir par ses égaux, et respecter par ses inférieurs; ses richesses étaient employées à répandre le bonheur autour de lui. Il était noble sans arrogance, bienfaisant sans ostentation, affable sans oublier son rang. Son esprit, sans être sombre, paraissait tourné à la mélancolie.

Toutes les fois qu'il venait visiter l'abbaye de Lussington, résidence de ses ancêtres, son arrivée était célébrée par ses vassaux comme un jour de fête. Il se plaisait à présider à leurs jeux, et à encourager par des prix le travail et l'industrie. Pendant l'absence de

son fils, la marquise secondait ses intentions, en consacrant à cet emploi une partie de son superflu. Elle avait de plus fondé une école pour les enfans indigens nés dans ses terres.

Elle allait les visiter une fois par semaine; elle-même examinait leur ouvrage, et cherchait à exciter l'émulation dans leur cœur. Lorsqu'ils étaient en âge de s'établir, elle les aidait de sa bourse; s'ils voulaient se marier, et que leur choix fût approuvé par leurs maîtres, elle leur donnait pour un an la jouissance d'une chaumière et d'une pièce de terre, et dix guinées pour subvenir à leurs premiers besoins.

Souvent la marquise s'étonnait que, dans ses fréquens voyages,

son fils n'eût pas trouvé une femme dont les charmes le déterminassent à renoncer au célibat ; mais elle gardait le silence sur cet article, persuadée qu'il était assez sage pour décider du genre de vie qui lui convenait, et que s'il faisait un choix, il serait fondé sur les vertus qui donnent le bonheur.

Depuis plusieurs mois, le marquis était absent. Il parcourait l'Angleterre avec Osmond Lussington, son jeune cousin, avant de quitter le royaume pour accompagner ce dernier sur le continent. Ils devaient être l'un et l'autre de retour à Londres avant Noël, et la marquise s'y rendait pour les y recevoir, lorsqu'elle fut arrêtée en route par l'accident dont nous avons rendu compte.

Osmond avait dix-sept ans. Il était fils unique de l'oncle paternel d'Oriel. Sa gaîté franche, son courage, et beaucoup de ressemblance avec le marquis, l'avaient rendu cher à celui-ci. Le titre de la famille d'Oriel devait lui appartenir un jour, si le marquis ne laissait point d'enfans, et il paraissait peu disposé à se marier. C'était avec ce jeune homme qu'il allait entreprendre un nouveau voyage. Indépendamment du plaisir qu'il y trouvait, il se proposait de diriger les études d'Osmond, de former son goût, et de l'introduire dans la société qui convenait au futur marquis d'Oriel.

Après avoir esquissé le tableau de la famille d'Oriel, nous retournerons à la chaumière qui

renfermait la marquise. Il était déjà tard, lorsque le sommeil de sa Seigneurie fut interrompu par une voix douce qui demandait comment elle avait passé la nuit. C'était celle de Suzanne qui venait savoir si la marquise voulait déjeûner dans sa chambre. — « Mon sommeil a été aussi paisible que celui de la jolie Suzanne » répondit la marquise, « et je veux déjeûner avec mes hôtes charitables. » — Elle se leva; sa toilette ne fut pas longue, et Suzanne la conduisit au parloir.

La table était dressée. Des œufs frais, un gâteau sortant du four, et du thé excitaient l'appétit. Suzanne faisait les honneurs du déjeûner, et déployait des grâces ravissantes, quoiqu'elles man-

quassent de ce vernis que donne l'éducation.

La marquise apprit que sa voiture avait été réparée par des ouvriers amenés du village, et que, malgré les instances d'Hubert, les domestiques y étaient retournés pour déjeûner. Suzanne craignait leur retour; elle eût souhaité qu'ils eussent mis moins d'empressement à faire raccommoder la voiture.

La marquise désirait entretenir Hubert et Phœbé en particulier. Suzanne, chargée du soin d'enlever les tasses de porcelaine dont on faisait rarement usage, lui en fournit bientôt l'occasion.

« Je sais, mes bons amis, » leur dit-elle, « que l'ingratitude est un crime impardonnable : cependant

rien n'est plus commun, et, malgré le bon accueil que j'ai reçu de vous, je suis vivement tentée de vous ravir une jeune plante que vous possédez ; mais c'est pour la transporter dans un sol plus riche, où je vous promets de la conserver avec soin. » —

— « Ah ! Milady, » répondit Phœbé, « vous pouvez disposer de tout ce que nous possédons. Hubert s'empressera, comme moi, de vous l'offrir ; mais nous n'avons pas de fleur qui puisse vous être présentée. L'hiver a dépouillé notre petit jardin. — »

« La plante que je désire, » reprit la marquise en souriant, « ne redoute pas encore le froid des hivers. C'est votre petite Suzanne. Donnez-la moi, et vous n'aurez

pas lieu de vous en repentir. » —

« Eh quoi ! Milady, » s'écrièrent à-la-fois le frère et la sœur, « nous séparer de notre chère Suzanne ! Que deviendrons-nous sans elle ? » —

« Vous m'avez dit hier au soir, Hubert, » répliqua la marquise, « que vous voudriez pouvoir changer son sort. Votre desir peut s'accomplir maintenant. Si vous me la confiez, je prendrai soin de votre aimable orpheline. Je ne puis vous dire l'intérêt que j'éprouvai pour elle en la voyant. Elle sera ma compagne, mon amie ; je n'ai qu'un fils, elle sera ma fille : et si le ciel m'accorde encore un petit nombre d'années, j'espère la voir unie à quelque homme digne d'elle. Je l'élè-

verai ; je l'introduirai dans le monde pour lequel elle était née ; et si je meurs, elle sera placée au-dessus du besoin. Croyez-moi, mes bons amis, un pouvoir surnaturel m'a conduite ici. Un refus de votre part me ferait regretter d'avoir connu cette charmante enfant, et votre consentement, en me comblant de joie, lui sera avantageux. » —

Phœbé regardait Hubert. Des larmes étaient près de s'échapper des yeux du vieillard.

« Je voudrais qu'elle me fût moins chère, » dit-il en les essuyant. » —

« Nous ne la verrons plus ! » s'écria Phœbé en soupirant.

« Rassurez-vous, » reprit la marquise ; « je vous promets de

vous la ramener bientôt. Deux fois par an, lorsque je me rendrai à l'abbaye de Lussington, et lorsque je retournerai à Londres, elle viendra visiter votre chaumière. Je vous promets de lui laisser la liberté de rester près de vous, si sa nouvelle condition lui déplaît ; et si la mort venait déranger mes projets, c'est sous votre garde que Suzanne viendrait se remettre, mais alors son sort serait assuré. Hubert, Phœbé, pouvez-vous douter de mes intentions pour elle ? — Je vous le répète : Je la remettrai moi-même entre vos bras, si elle le désire ; mais elle ne pourra pas le désirer : je veux l'accabler de bienfaits. Ma plus douce occupation sera de lui prodiguer tous les soins d'une

mère. Le bonheur de Suzanne me sera aussi cher que celui de mon fils. Vous hésitez ; l'intérêt de cette aimable enfant l'emporte : elle est à moi. » —

Des pleurs sillonnaient les joues d'Hubert et de Phœbé. L'un et l'autre étaient pénétrés de reconnaissance pour les bontés de la marquise ; mais leur langue se refusait à dire qu'ils consentaient à se séparer de leur fille bien-aimée.

« Ma Suzanne consent-elle à nous quitter? » dit enfin Hubert.

« Elle ignore entièrement ma demande. Je n'ai pas voulu faire naître dans son ame ingénue un desir que vous n'approuveriez pas. »

« Un desir ! Croyez-vous, Mi-

lady, que Suzanne désire de nous quitter? —

« Mon cher Hubert, l'espérance d'une amélioration dans notre sort est dans tous les cœurs. Suzanne s'opposera d'abord à mon projet; mais les plaisirs que lui promet un monde nouveau pour elle, le lui feront bientôt chérir; cependant, tout en aimant celle qui lui procure ces plaisirs, elle se souviendra qu'elle reçut de vous les premiers bienfaits. » —

En ce moment Suzanne rentra. Elle paraissait vouloir parler, mais elle s'arrêta. Ses yeux se remplirent de larmes, en voyant celles que versaient Hubert et Phœbé.

« Pourquoi ces vilaines gens se sont-ils tant pressés? » dit-elle d'une voix altérée.

« Quelles vilaines gens ? ma chère Suzanne , » demanda la marquise.

« Vos domestiques qui viennent vous chercher : ce sont eux qui font pleurer mon papa et maman, parce que vous allez nous quitter. Mais vous resterez aujourd'hui. — N'est-il pas vrai ? et vous reviendrez nous voir. » —

« Et pourquoi pleurez-vous, ma chère enfant ? »

« Parce que vous vous en allez ; » et ses pleurs redoublèrent.

« Vous m'aimez donc un peu, Suzanne ? » dit la marquise en lui prénant la main.

« Oh ! oui , presqu'autant que j'aime Hubert et Phœbé ! »

« Seriez-vous bien-aise de venir avec moi ? »

« Oui. — Mais serait-ce pour ne plus revenir? Non. Je ne veux pas quitter Hubert et Phœbé, et ne plus les revoir. Mais vous, Milady, venez demeurer avec nous. »

« Cela est impossible, ma chère Suzanne; mais si vous voulez venir avec moi, je vous ramènerai quand vous le désirerez. » —

« Me ramènerez-vous demain? » dit Suzanne avec empressement.

« Oh! non; il faut que nous ayons le tems de faire connaissance. » —

« Eh bien, après demain. A cette condition, je vais avec vous, si mon papa et maman me le permettent. » —

« Ils vous permettent, ma chère Suzanne, de venir avec moi;

mais je ne vous promets pas de vous ramener aussitôt que vous l'espérez. » —

Suzanne gardait le silence. Elle était devenue, sans le savoir, très-attachée à la marquise; le rang et la fortune ne déterminaient pas son penchant pour elle : à ses yeux, il n'existait pas de différence entre la marquise et Phœbé.

Enfin Hubert, prenant Suzanne par la main, lui dit :

« Vous savez, ma chère Suzanne, combien vous nous êtes chère. Quoique nous ne soyons pas vos parens, nous en avons rempli les devoirs avec exactitude, et vous nous avez tenu lieu de fille. » — Suzanne serra Hubert dans ses bras. — « Cette dame respectable, » continua-t-il, « a conçu pour vous le

plus tendre intérêt ; elle demande à vous emmener avec elle, et promet de vous regarder comme sa fille. Consultez votre cœur, ma chère enfant ; c'est lui qui doit dicter votre réponse. » —

En disant ces mots, il s'éloigna d'elle pour cacher son émotion. La marquise paraissait mécontente ; Hubert en appelait au cœur de Suzanne, et sa décision était facile à prévoir. Sans lui laisser le tems de répondre, la marquise se hâta de dire : —

« Oui, Suzanne, le peu de tems que je vous ai vue a suffi pour me faire désirer de vous rendre heureuse. Je veux devenir votre mère ; et si, malgré mes efforts pour vous attacher à moi, vous regrettez ceux que vous regardez, à juste

titre, comme vos parens, je vous ramènerai près d'eux l'été prochain. » —

« L'été prochain ! » répéta Suzanne ; « eh quoi ! pas plutôt ? Oh ! non, je crois que je ne veux pas vous suivre. » — Elle regarda Hubert et Phœbé dont l'émotion était visible.

« Ainsi donc, » dit la marquise d'un air triste, « je m'étais trompée. J'avais cru, Suzanne, que vous m'aimiez un peu. Adieu, ma chère enfant, » ajouta-t-elle en se levant ; « et vous, mes bons amis, je vous remercie de l'hospitalité et des soins que j'ai reçus de vous. J'espère vous en témoigner bientôt ma reconnaissance. J'avoue que je renonce à regret à un projet que je chérissais déjà ;

mais le ciel s'y oppose, et je me soumets. Adieu, mes bons amis! » —

A ces mots, elle porta son mouchoir à ses yeux pleins de larmes, et s'avança vers la porte.

« Oh ! Milady, » s'écrièrent à-la-fois Hubert et Phœbé, « emmenez notre chère petite Suzanne, et que le ciel vous accompagne ! » —

La marquise s'arrêta. — « Suzanne, » dit-elle avec emphase, « consentez-vous à me regarder désormais comme votre mère ? » —

Suzanne cherchait à lire sa réponse dans les yeux d'Hubert et de Phœbé. Hubert le sentit.

« Oui, Suzanne, » dit-il, « nous désirons que vous accompagniez milady. Elle nous fait espérer que bientôt nous vous reverrons. Sui-

vez-la donc, Suzanne ; obéissez au pouvoir souverain qui semble régler votre destinée. Allez et recevez les bénédictions d'Hubert et de Phœbé ! » —

Suzanne courut se précipiter dans leurs bras. « Vous pleurez, ma mère ! êtes-vous fâchée contre moi ? » —

« Non, ma Suzanne ; non, ma fille ; n'attribuez qu'au chagrin les larmes que je répands. Vous allez vous séparer de nous ; mais je vous confie à la protection du ciel et de milady. Je suis assurée que vous en serez toujours digne. » —

La marquise voulait faire une dernière tentative pour savoir le nom du père de Suzanne ; et s'adressant au vieillard, elle lui dit :

« Cette charmante enfant peut-elle porter le nom de Suzanne Hubert ? » —

Hubert parut embarrassé. Déjà Phœbé ouvrait la bouche pour répondre, mais elle la referma. « Je vois, » poursuivit la marquise, « que vous renfermez dans votre cœur un secret relatif à Suzanne. Je ne cherche pas à le pénétrer. Il me suffit de savoir qu'elle est pauvre, qu'elle est orpheline. Je m'efforcerai de la rendre heureuse ; le reste sera l'ouvrage du destin. Cependant, s'il est quelques particularités cachées dont la connaissance puisse lui être utile par la suite, je pense que vous ne devez pas hésiter à me les révéler. Si son père occupait un grade élevé dans l'armée,

son nom donnerait à sa fille plus de considération dans le monde. Quant à moi, qu'elle soit fille d'un paysan ou d'un lord, elle ne m'en sera pas moins chère. » —

« — Tout me porte à croire que le père de Suzanne était d'un rang distingué, » répliqua Hubert; « je crois devoir dire à milady tout ce que je sais sur cet objet. Cependant, quoique je n'aie fait aucun serment, il est d'autres liens que l'on doit également craindre de rompre. » —

« Gardez votre secret, mon cher Hubert; je ne veux pas le connaître, si vous vous croyez lié même par une promesse tacite. Je l'apprendrai par la suite, si vous croyez devoir me le confier. En attendant, je présenterai Su-

zanne dans le monde, comme la fille d'un officier mort à l'armée. Jusque-là, tout me paraît conforme à la vérité; mais comme on est toujours disposé à interpréter d'une manière défavorable les actions les plus simples, j'ajouterai que son père était l'ami de feu mon époux, et que sa mère était alliée de la famille du marquis; que le hasard m'a fait découvrir leur fille, et que je me suis crue obligée de devenir la protectrice de cette jeune orpheline. Personne, il est vrai, n'a le droit de me demander compte de ma conduite; mais je veux éviter par ce moyen les effets d'une curiosité indiscrète, ou les sarcasmes malins, et la fille du major Hubert échappera à l'envie que sa bonne

fortune ne manquerait pas d'attirer sur la fille d'un villageois. » —

Hubert sentit la justesse de ces réflexions : il s'inclina ; le calme était rentré dans son ame depuis que la marquise lui avait permis d'y renfermer ce qu'il savait sur le compte de Suzanne.

La jolie petite orpheline, enveloppée dans la robe-de-chambre de la marquise, mit son chapeau. La chaise attendait à la porte. Les yeux d'Hubert et de Phœbé étaient humides de larmes ; mais Mary laissait éclater sa douleur, en voyant près de s'éloigner la fille chérie de ses bons maîtres. Suzanne, arrivée près de la voiture, s'arrêta ; témoin de la douleur qui l'environnait, elle paraissait irrésolue. La marquise tira sa bourse ;

et ayant mis cinq guinées dans la main de Suzanne, elle lui dit de les donner à Mary. O pouvoir de l'or ! les larmes de Mary cessèrent de couler. Elle serra cette main généreuse, et aida Suzanne à monter dans la chaise ; la marquise n'y fut pas plutôt placée, que les chevaux partirent au galop. En peu de minutes la chaumière et ses paisibles habitans avaient déjà disparu aux yeux de Suzanne.

La voilà donc cette jeune orpheline, sans nom, ignorant sa naissance, inconnue dans le monde ! protégée par une femme puissante et respectable qui lui a voué tous les sentimens d'une mère, la voilà sur le chemin de la fortune ! —

Suzanne avait souvent monté sur la charrette qui ramenait des

champs la récolte d'Hubert ; mais elle n'avait jamais connu d'autre voiture. La chaise roulait avec rapidité. Suzanne, effrayée, saisit le bras de la marquise, qui ordonna au postillon de ralentir le pas des chevaux. Elle fut aisément convaincue qu'il n'y avait aucun danger, et ce mouvement rapide finit par lui plaire. Elle reprit son babil innocent ; chaque objet qui s'offrait à sa vue excitait sa surprise et provoquait ses questions. La marquise se plaisait à lui répondre, et les heures s'écoulaient sans que l'ennui pût atteindre nos voyageuses.

Les auberges étaient pour Suzanne un nouveau sujet d'étonnement. Le bruit continuel de la sonnette lui rappelait la paroisse

du village; bientôt elle se plut à la faire sonner, et elle riait en voyant les gens de l'auberge accourir au bruit pour prendre les ordres de milady. Le nombre de mets qui couvraient la table de la marquise, les domestiques qui la servaient, tout était nouveau pour Suzanne. La marquise, par ses leçons, la préparait aux scènes de la magnificence de Londres, et lui apprenait à contenir les marques de son admiration.

Pendant le tems que dura le voyage, la marquise eut soin de s'exprimer devant ses gens, de manière à ne leur laisser connaître que les détails qu'elle voulait répandre sur le compte de Suzanne. Elle savait que c'était le moyen le plus sûr de les faire répéter. Son

projet réussit : ils regardèrent Suzanne comme une parente de leur maîtresse qui, par un heureux hasard, l'avait découverte dans un hameau chez sa nourrice. A leur arrivée à Londres, ils en informèrent toute la maison. A la faveur de ce conte, au lieu de regarder avec mépris la petite paysanne, ils vantaient la beauté de miss Hubert ; son ignorance passait pour de la simplicité, son air sauvage pour une timidité enfantine, et chacun d'eux avait pour elle le respect dû à une parente de leur noble maitresse.

Le soin de la personne de Suzanne, et en quelque sorte de sa première éducation, fut confié à mistriss Musgrave. Mistriss Musgrave était veuve d'un homme qui

avait joui d'une fortune assez considérable ; mais à la mort de son mari, s'étant trouvée au milieu d'affaires embarrassées, elle s'était présentée à la marquise pour être femme de charge. La marquise avait accepté ses services, et la traitait avec les égards que méritaient ses malheurs. Des ouvriers de toute espèce furent appelés pour procurer à Suzanne les ajustemens de la ville. Elle dépouilla donc cette écorce villageoise qui lui restait encore. Une tunique de mousseline remplaça la robe de laine qu'elle portait. Sa chaussure grossière disparut. Ses pieds délicats furent resserrés dans un soulier étroit ; cependant on permit à sa chevelure de flotter en liberté sur ses épaules.

Suzanne lisait et écrivait assez bien. Mistriss Musgrave fut chargée de faciliter ses progrès. La marquise voulut enseigner elle-même à Suzanne les premiers élémens du français et de l'italien, avant de la confier aux soins d'une gouvernante. Des maîtres de danse, de musique et de dessin furent arrêtés, et Suzanne, l'enfant de la nature, connut la gêne qu'impose une éducation brillante. La matinée était consacrée aux leçons de ses maîtres, et la soirée à celles de la marquise et de mistriss Musgrave. La marquise ne faisait pas consister le bonheur dans les plaisirs du monde, et elle leur dérobait le tems nécessaire pour remplir la tâche dont elle s'était chargee. La facilité de Su-

zanne et son caractère docile captivèrent tellement le cœur de sa bienfaitrice, qu'elle préférait le cabinet de sa petite protégée aux salons élégans de ses amis, et son babil innocent à toute autre conversation.

La marquise, admirant dans la personne et dans l'esprit de Suzanne la libéralité de la nature, espérait qu'un jour la petite orpheline serait admirée et chérie de tous ceux qui la verraient. Aussi ne voulait-elle pas permettre qu'elle parût devant personne, jusqu'à ce que ses manières eussent acquis un certain degré de politesse. Cependant elle ne lui refusait rien de ce qui pouvait l'amuser ou la dissiper. Chaque jour Suzanne allait se promener avec

mistriss Musgrave, et dînait avec la marquise, quand celle-ci n'avait pas d'autre société. En récompense de l'application de Suzanne, la marquise lui donna un joli chien et deux canaris. Suzanne, enchantée de ce présent, s'efforça de prouver sa reconnaissance à sa généreuse bienfaitrice en redoublant d'attention aux leçons qu'elle recevait. Elle avait souvent des nouvelles d'Hubert et de Phœbé, à qui elle donnait l'assurance de son attachement pour eux, et du bonheur dont elle jouissait. Elle parlait de la marquise avec toute l'éloquence d'un cœur reconnaissant et sans art; elle l'appelait « sa maman la marquise; » celle qui remplissait à son égard les devoirs d'une mère, avait per-

mis à Suzanne de lui donner ce titre.

Suzanne exprimait dans ses lettres le desir de revoir Hubert et Phœbé l'été suivant, et elle leur témoignait sa joie de pouvoir leur porter, ainsi qu'à Mary, quelques présens que la marquise lui avait promis.

CHAPITRE III.

Trois mois apportèrent dans la personne et les manières de Suzanne un si grand changement, que les humbles habitans de la chaumière de Lanvale eussent eu peine à la reconnaître. La gaîté et l'abandon avaient pris la place de son air sauvage ; une grace enfantine répandue sur ses traits annonçait son âge ; mais sa taille s'était élevée, et chaque jour sa physionomie devenait plus expressive. Suzanne elle-même, entendant vanter sa beauté, s'apercevait du changement qui s'était opéré en elle ; mais la marquise et

mistriss Musgrave lui enseignaient à faire peu de cas des avantages extérieurs, à moins qu'ils ne fussent relevés par les qualités de l'esprit et du cœur; elles lui apprenaient combien est passagère l'admiration qu'inspire la beauté, tandis que l'estime produite par la vertu ne s'altère jamais. Suzanne écoutait leurs leçons, et déjà sa jeune ame brûlait du noble desir de mériter les éloges qui ne sont dus qu'à la vertu.

Suzanne était exempte de cette vanité si commune chez les femmes; lorsqu'elle passait devant une glace, ses yeux ne s'y arrêtaient pas avec complaisance pour sourire à la charmante figure qu'elle réfléchissait. Enfant de la nature, elle ignorait les distinctions du

rang et de la noblesse ; cependant sa démarche et toute sa personne avaient un certain air de dignité qui étonnait la marquise : il lui rappelait les paroles d'Hubert, et lui faisait croire, qu'excepté la parenté qu'il disait avoir avec la mère de cette jeune orpheline, son récit n'était pas dénué de vérité.

Déjà Suzanne connaissait le clavier de son forte-piano. L'exécution brillante du maître avait inspiré à l'écolière un goût décidé pour cet instrument, et tout annonçait qu'elle ferait des progrès rapides. La première fois qu'elle exécuta cet air simple et harmonieux, si chéri des anglais : — « *God save the king* » —, elle alla chercher sa bienfaitrice pour

le lui faire entendre. La marquise, aussi ravie que Suzanne, lui donna une guinée, et l'embrassa en lui témoignant sa satisfaction.

« Me permettez-vous, maman, de disposer de toute cette somme? » dit Suzanne en passant le bras autour du cou de la marquise. —

« Oui, ma chère Suzanne, je vous la donne; mais qu'en voulez-vous faire? » —

« Oh! je suis sûre que vous ne me désapprouverez pas. Vous rappelez-vous cette pauvre femme qui est venue chanter hier dans la rue? elle a cinq jolis petits enfans. Ils paraissaient avoir bien froid, et ils avaient bien faim; sans cela ils n'auraient pas demandé à manger au cuisinier. Vous leur avez envoyé de l'argent. Vous en

souvenez-vous, maman? » —

« Oui, ma chère enfant; eh bien! que voulez-vous dire? » —

« Je suivis le domestique que vous aviez chargé de votre aumône; je parlai à la pauvre femme; je lui donnai..... bien peu de chose, et je lui dis.... Vous ne m'en voudrez pas, maman? —

« Non, ma Suzanne; je vous le promets » —

« Je lui dis de revenir aujourd'hui; que je vous prierais de lui donner de quoi acheter des vêtemens et du pain pour ses pauvres enfans. Mais comme je reçois de votre bonté tout ce dont j'ai besoin, je lui donnerai cette guinée qui lui servira pour habiller et nourrir ses enfans. Vous n'êtes pas fâchée, maman? —

« Non, ma fille, » répondit la marquise en serrant Suzanne contre sa poitrine; « je suis heureuse de trouver dans votre cœur ces sentimens généreux qui vous portent à soulager des créatures souffrantes. Je vous donnerai les moyens d'adoucir la misère de cette famille infortunée, si elle est digne de mes bontés. Lorsque la pauvre femme viendra, je veux lui parler, et ce sera vous, ma Suzanne, qui aurez tout le mérite de cette bonne action. Que votre bienfaisance ne se borne pas à cette famille seule. Lorsque vous rencontrerez des malheureux que vous ne pourrez secourir, ma bourse vous sera toujours ouverte. Où la pauvreté trouvera-t-elle des ressources, » ajouta-t-elle avec un

regard plein de douceur, « si ce n'est près du riche? Et combien la pureté de la main qui donne ajoute au prix du bienfait! Conservez ces heureuses dispositions, ma Suzanne ; elles seront pour vous un trésor qui vous consolera au milieu des maux de la vie; et dans ce moment suprême où votre ame s'élancera vers un meilleur monde, elles vous aideront à paraître avec assurance devant celui qui juge les actions des hommes » —

La joie qu'éprouvait Suzanne était déjà la récompense du bienfait. Il lui était permis d'étendre ses générosités ; les malheureux qui s'offraient à sa vue n'imploraient plus en vain ses secours. La pauvre femme fut interrogée

par la marquise. Elle sortit de l'abyme de la misère. Une petite boutique lui fournit les moyens d'élever sa famille. Souvent la marquise et Suzanne allaient la visiter. Les accens de la joie et de la reconnaissance retentissaient à leurs oreilles, et pénétraient leur ame d'un sentiment délicieux.

La marquise attendait de jour en jour l'arrivée de son fils: Oriel et Osmond Lussington avaient été prendre congé de quelques amis, et leur absence avait été prolongée au-delà de l'époque fixée pour leur retour. Suzanne était aussi impatiente de le voir que sa mère elle-même; il lui semblait naturel de regarder comme un frère le fils de sa maman, et chaque matin elle demandait à mis-

triss Musgrave si elle croyait que son frère arrivât dans la journée.

Suzanne avait donné à son petit chien le nom de *Joli*. Elle voulait que monsieur Joli profitât des leçons qu'elle recevait, et qu'on pût dire un jour de lui : « Voilà un chien bien élevé ! » — Quelquefois elle avait essayé de lui faire jouer un air sur son piano ; mais Joli abandonnait sa patte à contre-cœur, et témoignait fort peu de goût pour cet instrument. Elle crut donc devoir renoncer à lui enseigner la musique, espérant un succès plus heureux de ses leçons de danse. Aussitôt que M.r Pirouette, son maître, était parti, il fallait que Joli répétât sa leçon. Un jour, dans la salle du déjeûner, elle était tout occupée

des progrès de Joli. Le pauvre animal était debout sur ses pattes de derrière.

« Allons, monsieur, » lui disait-elle, « les pieds en-dehors, levez la tête, effacez vos épaules ! moins de roideur ! — Bien. — Maintenant, passez le pied gauche derrière le pied droit. — Le sot ! Voyez, faites comme moi. — Saluez. — Il faut baisser la tête. — Et votre pied donc, monsieur ! » — Malheureusement en voulant mettre le pied de monsieur Joli à la position convenable, elle lui tordit la patte. Joli jeta des cris douloureux.

« Oh ! mon pauvre Joli, je vous ai fait mal, » s'écria Suzanne en se précipitant à côté de lui sur le tapis. Elle le caressait,

frottait sa patte ; mais la douleur était aiguë ; Joli ne cessait pas de crier.

« Ne crie pas ainsi, mon pauvre Joli, tu auras des gâteaux pour ton dîner ; je ne te ferai plus répéter ta leçon ; je te donnerai un beau collier d'argent. — Je te.... » —

Ici, Suzanne fut interrompue par le bruit d'une personne qui paraissait retenir un éclat de rire. Elle tourna la tête, et pour la première fois de sa vie, ses joues se couvrirent de la rougeur de la honte, en apercevant près d'elle un homme de la plus belle figure qui considérait avec délices cette scène d'innocence, et à ses côtés, un jeune homme qui cessa d'étouffer son rire, dès qu'il se vit

découvert. Suzanne, supposant que la position dans laquelle on la trouvait, pouvait exciter ses éclats de rire, se leva aussitôt. Un mouvement qu'elle fit pour dégager sa figure des cheveux qui la couvraient, laissa voir la beauté de ses traits, et l'admiration se joignit à la curiosité des deux étrangers. Déjà Suzanne courait vers la porte, lorsque le plus âgé l'arrêta par sa robe.

« Si je vous ai dérangée, charmante enfant, » lui dit-il avec un sourire de bonté, « je vous demande pardon. Mais dites-moi, je vous prie, à qui j'ai le plaisir de parler? » —

« Monsieur? — » répliqua Suzanne en élevant ses deux grands yeux avec une expression qui an-

nonçait qu'elle ne comprenait pas sa question. —

« Qui êtes-vous, ma jolie petite amie ? » dit-il en lui prenant la main.

« Je suis Suzanne, Monsieur, » répondit-elle naïvement.

« Et demeurez-vous ici avec la marquise, jolie Suzanne ? » —

« Oui, Monsieur ; la marquise est maman. » —

« Votre maman ! » s'écria l'étranger avec surprise.

« Elle est maman la marquise, mais je ne suis pas sa fille. » —

« Quelle que soit votre mère, elle doit être vaine d'avoir une fille telle que vous. Et dites-moi : où est votre maman la marquise ? » —

« Je la crois dans son cabinet

de toilette. Voulez-vous que je lui dise de venir ici ? » —

« Si vous voulez avoir cette bonté, ma jolie Suzanne, je l'attendrai ici. Dites-lui.... » —

Suzanne était déjà près de la porte, mais elle revint sur ses pas.

« Mais qui êtes-vous, Monsieur ? » —

« Je suis le fils de votre maman la marquise, et par conséquent votre frère. » —

« Oh ! mon Dieu ! » s'écria Suzanne, en lui prenant les mains d'un air joyeux, « que je suis heureuse de vous voir ! il y a si long-tems que je vous attends. Comme maman va être contente ! M'aimerez-vous un peu ? Moi je vous aimerai bien ; on dit que vous êtes si bon ! » —

Le marquis était ravi ; il embrassa Suzanne.

« Oui, Suzanne, je vous aimerai. Je suis sûr que tout le monde ici vous aime. » —

Suzanne se rappela Joli, et le cherchant des yeux, elle l'aperçut dans les bras de l'autre jeune homme qui le caressait.

« Ne lui faites pas de mal, Monsieur. »

« Non, Suzanne, ne le craignez pas. Mais vous me permettrez de le tenir jusqu'à votre retour. » —

« Je le veux bien : je ne serai pas long-tems. »

Elle courait de nouveau vers la porte.

« Ah ! mon Dieu ! j'oubliais aussi de vous demander qui vous êtes ? » —

« Osmond Lussington, » répondit-il en s'inclinant.

« Quoi ! le neveu de maman ! Oh ! comme elle va m'embrasser pour les bonnes nouvelles que je lui porte ! » —

Suzanne sortit en sautant.

« La charmante créature ! » s'écria le marquis dès qu'elle eut disparu ; « je n'ai jamais vu une fille aussi intéressante ! Qu'en dites-vous, Osmond ? » —

« C'est un ange ! je crois que j'en suis amoureux. » —

« Vraiment ! » s'écria le marquis en riant ; « à votre âge, cela pourrait être sérieux ! Mais si j'allais me déclarer votre rival, que feriez-vous ? » —

« Oh ! cela ne se peut pas, mon cher cousin ; vous seriez le père

de Suzanne : ainsi je ne vous permets pas de devenir son amant. » —

Une teinte sombre couvrit les traits du marquis ; il soupira et s'approcha de la fenêtre.

« La marquise est bien lente à venir, » dit Osmond après un silence de quelques minutes. —

« Vous êtes bien impatient de revoir votre tante ! » répliqua le marquis en le regardant. —

Osmond rougit. En ce moment la porte s'ouvrit, et la marquise s'avança conduite par Suzanne.

« Vous voyez comme je m'acquitte d'une commission, » s'écria Suzanne. —

La marquise courut à son fils et le félicita de son heureux retour. Elle embrassa Osmond, et lui dit qu'elle le trouvait tellement

grandi, qu'à peine pouvait-elle le reconnaître. Puis s'adressant au marquis :

« Vous le voyez, mon cher Oriel, » lui dit-elle ; « privée du bonheur de recevoir vos soins pendant vos longues absences, j'ai voulu qu'un autre enfant vous remplaçât près de moi. Suzanne m'a appris sous quel titre elle s'était présentée à vous ; je vous demande pour elle une place dans votre cœur. Je suis garant qu'elle en est digne. » —

Le marquis assura sa mère, que déjà Suzanne avait excité son intérêt, et qu'il aurait pour *la fille de sa maman la marquise*, tout l'attachement d'un frère.

Suzanne, charmée de retrouver Joli dans les bras d'Osmond, pro-

mit à ce dernier qu'elle lui permettrait de jouer avec Joli quand bon lui semblerait. Elle voulut aussi lui faire connaître toutes ses propriétés, et prenant Osmond par la main, elle le conduisit vers la cage dorée qui renfermait ses deux canaris. Dès ce moment il s'établit entre Osmond et Suzanne une amitié parfaite. Pendant une semaine, Osmond fut le fidèle compagnon des études et des plaisirs de Suzanne; mais au bout de ce court espace de tems, avant de commencer ses voyages, il devait aller prendre congé de son père, chez qui le marquis irait le rejoindre. En voyant Osmond prêt à s'éloigner d'elle, Suzanne ne put contenir sa douleur, et jetant ses bras innocens autour du cou

de son nouvel ami : « Osmond , » lui dit-elle en sanglotant, « pendant votre longue absence vous allez oublier Suzanne ! » —

Osmond attendri, la pressa contre sa poitrine.

« Non, Suzanne, » s'écria-t-il, « jamais Osmond n'oubliera sa jolie petite amie ! » —

L'âge de Suzanne ne lui permit pas de remarquer dans les traits d'Osmond une expression plus tendre et plus vive que celle de la simple amitié.

Osmond partit à regret. Pendant son séjour chez la marquise, il avait apporté à Joli un beau collier d'argent sur lequel étaient gravés ces mots :

« Osmond à son ami Joli. »

Suzanne fut l'interprète de la

reconnaissance de Joli, et assura qu'il conserverait son collier tant qu'il vivrait. Après le départ d'Osmond, Suzanne jetait souvent les yeux sur le présent fait à Joli; elle soupirait en pensant à l'ami qu'elle avait perdu; mais peu de semaines suffirent pour diminuer ses regrets : bientôt le collier seul rappelait Osmond à son souvenir.

La franchise était une des vertus de la marquise d'Oriel : cependant, n'ayant aucune connaissance de la famille de Suzanne, la marquise jugea à-propos de n'apprendre à son fils, sur le compte de cette intéressante orpheline, que ce qu'elle avait dit à tout le monde. Elle savait que le marquis avait un esprit trop solide pour mépriser Suzanne à cause de sa nais-

sance ; mais elle craignait qu'il ne condamnât comme une folie l'éducation brillante qu'elle voulait donner à une petite paysanne ; elle désirait que son fils, avant de quitter le royaume, assurât le sort de Suzanne ; elle appréhendait que, pendant son absence qui devait durer cinq ans, la mort venant la frapper elle-même, sa protégée ne se trouvât seule et sans amis.

La marquise résolut donc de raconter à son fils l'accident qui lui avait fait trouver, dans la personne de Suzanne, la fille d'un de ses parens, l'intérêt que cette enfant lui avait inspiré, et l'engagement qu'elle avait pris de lui servir de mère : — « J'espère », ajouta-t-elle, « vous voir prendre

des mesures propres à mettre Suzanne au-dessus du besoin, avant que des liens qui vous attendent peut-être dans une terre étrangère, vous aient fait oublier l'être faible qui a des droits à votre générosité. » —

Le marquis écouta sa mère avec attention ; il loua ses sentimens, et la bonté qui l'avait déterminée à retirer de l'oubli et de la pauvreté cette charmante orpheline si digne de sa tendresse : mais sans parler de ses intentions, il changea de discours. La marquise étonnée craignit que ses projets n'eussent déplu à son fils ; cependant elle ne voulut pas le presser davantage, se réservant de revenir à la charge dans un autre moment.

Quelques jours après cet entre-

tien, le marquis entra dans la chambre de sa mère. Il tenait à la main un papier cacheté ; sur son front régnait cette sérénité, compagne du contentement de soi-même. Il s'approcha de la marquise, et remettant le paquet entre ses mains, il lui dit : — «Vos desirs seront toujours les miens. Je m'estimerai heureux, si le contenu de cet écrit obtient votre approbation. Soyez assurée que mon cœur avait prévenu votre demande. » —

Il porta respectueusement à ses lèvres la main de sa mère, et sortit.

La marquise se hâta de briser le cachet, et trouva sous l'enveloppe un acte par lequel Oriel assurait à Suzanne une pension viagère de 500 guinées, et 10,000

payables à l'époque du mariage de sa protégée.

« Généreux Oriel ! » s'écria-t-elle, « Oui, vous avez passé mes espérances ! et j'ai pu douter un moment de la noblesse de votre ame ! » —

La marquise n'avait plus à former qu'un vœu pour Suzanne. C'était de la voir se rendre digne de la protection qui lui était accordée.

Pendant le peu de tems qu'il passa à Londres, le marquis se plaisait à aider aux progrès de Suzanne dans l'étude du français et de l'italien. Il découvrait en elle une si grande facilité, qu'il était affligé de ne pouvoir la conduire jusqu'à la perfection du langage.

« Je suis certain, ma charmante sœur, » lui dit-il en terminant une de ses leçons, « qu'à mon retour vous lirez parfaitement les livres que je vous rapporterai pour votre instruction. » —

« Mais, j'espère, » répliqua Suzanne, « que vous ne partirez pas de sitôt. » —

« Je le voudrais, ma chère Suzanne; cependant je compte partir dans le courant de la semaine prochaine. » —

Les yeux de la marquise se remplirent de larmes. Suzanne s'en aperçut.

« Ne pleurez pas, ma chère maman, » dit-elle en courant l'embrasser; « vous savez qu'il vous reste un autre enfant, qui remplacera milord lorsqu'il s'é-

loignera de vous. Je voudrais bien qu'il ne fît pas ce long voyage ! Mais je vous aimerai bien, je vous consolerai. Milord reviendra, et il ramènera Osmond avec lui. N'est-il pas vrai, mon frère ? » —

« Vous aimez donc Osmond, » ma chère petite sœur ? » — Oui, sans doute, je l'aime ! Voyez donc le beau collier qu'il a donné à Joli ! » —

« Vous qui apprenez le français, Suzanne, » dit le marquis en souriant, « connaissez-vous cet adage : »

« Qui aime Martin,
« Aime son chien. » —

« Mais vous savez bien que je ne m'appelle pas Martin. Mon nom est Suzanne Hubert. » —

La marquise sourit : le marquis ne put retenir un éclat de rire qui déconcerta tellement la pauvre Suzanne, qu'elle sortit tout-à-coup, emmenant avec elle Joli.

Peu de jours après, le marquis vint prendre congé de sa mère. Il allait rejoindre Osmond chez l'honorable M.r Lussington, père de ce dernier. C'était de sa demeure qu'ils devaient se rendre à Douvres, pour passer en France. Cette séparation était pénible pour la marquise. Cependant, déjà plus d'une fois, elle avait reçu de semblables adieux : le marquis avait fait de fréquentes et de longues absences; mais pour cette fois, son voyage devait durer cinq ans, et, quoique la marquise ne re-

doutât pas les dangers du monde pour son fils, elle pensait qu'elle le voyait peut-être pour la dernière fois. Ses larmes coulèrent en l'embrassant. Suzanne éplorée, pressait sa main et cherchait à arrêter les pleurs qu'elle voyait couler; mais sa sensibilité même les fit redoubler. La marquise, ne pouvant proférer une parole, s'arracha des bras de ce fils chéri; ses gestes seuls exprimèrent ses adieux, et elle se précipita dans son appartement. Suzanne embrassa le marquis avec toute la tendresse d'une sœur, et, après l'avoir chargé pour Osmond des assurances de son amitié, et des caresses de Joli, elle courut retrouver la marquise. Son innocence et ses soins calmèrent bientôt la douleur de

sa mère adoptive, et celle-ci remercia de nouveau le ciel de ce qu'il permettait qu'une main si chère vînt essuyer ses larmes.

CHAPITRE IV.

Depuis long-tems, la marquise était impatiente de voir arriver la personne qui devait être chargée de l'éducation de Suzanne. Milady Benting, ancienne amie de la marquise, avait deux nièces sur le point de faire leur entrée dans le monde. Leurs connaissances et leurs manières attestaient les talens de leur institutrice, et Milady, sachant le besoin qu'en avait son amie, lui avait proposé madame Villeneuve. Enfin la marquise reçut un billet qui lui apprenait l'arrivée de cette aimable femme.

La marquise demanda sa voiture, et dit à Suzanne de se préparer à l'accompagner chez milady Benting. Elle lui annonça qu'elle y trouverait la gouvernante qu'elle attendait, et qu'il était dans l'ordre que Suzanne fût la première à lui présenter ses respects. En mettant son chapeau, Suzanne fit, sur madame Villeneuve, cent questions auxquelles la marquise ne pouvait répondre, ne l'ayant jamais vue; mais elle répéta tout le bien qu'elle en avait entendu dire, et chercha à donner à l'élève une idée avantageuse de sa maîtresse.

Enfin elles arrivèrent à la porte de milady.

Milady Benting était de ce petit nombre de personnes qui rendent

justice au mérite par-tout où elles le trouvent. Elle avait vanté madame Villeneuve, dont elle connaissait la famille et les talens; elle vanta Suzanne à son institutrice, en lui parlant des espérances que donnait cette jeune enfant.

Suzanne et madame Villeneuve, ainsi prévenues en faveur l'une de l'autre, éprouvèrent réciproquement une si vive amitié, que l'une était aussi empressée de recevoir les premières leçons de sa maîtresse, que l'autre de les donner à son intéressante élève. Madame Villeneuve vint habiter dès le lendemain la maison de la marquise. Cependant il fut décidé que Suzanne continuerait ses mêmes études pendant le peu de tems qui lui restait à passer à Londres,

et que madame Villeneuve ne prendrait l'exercice de son emploi qu'à son arrivée à l'abbaye de Lussington. Madame Villeneuve eut le tems de se convaincre par ses remarques, des heureuses dispositions de son élève.

La marquise et Suzanne furent précédées d'un jour dans leur voyage par mistriss Musgrave et par madame Villeneuve. Avant de partir pour l'abbaye, la marquise avait prévenu le bon Hubert de la visite qu'il recevrait. En montant dans la chaise qui devait la transporter près d'Hubert et de Phœbé, Suzanne sentait son cœur palpiter de joie. Elle tenait à sa main une petite boîte remplie des présens qu'elle portait à ses bons amis; elle seule voulait être chargée

de ce précieux fardeau. A mesure qu'elle approchait de Lanvale, son impatience augmentait.

« N'arriverons-nous donc jamais à la chaumière, maman ? » disait-elle à la marquise le second jour de leur voyage ; « ne trouvez-vous pas que nous allons bien lentement ? » —

« Nous y arriverons, ma chère enfant : à moins de crever les chevaux, nous ne pouvons aller plus vîte. » —

« Vous le croyez, ma chère maman ? Quand pensez-vous que nous y arriverons ? » —

« Nous y serons demain. » —

« Oh ! que je suis contente ! Ainsi donc, nous ne serons que trois jours en route, et je me rappelle qu'en allant à Londres

nous en avons mis quatre. » —

« Vous rappelez-vous aussi, ma Suzanne, que vous trouviez que les chevaux allaient trop vîte alors ? » —

« Oh ! ma chère maman, si jamais ils m'éloignaient de vous, je me plaindrais de leur vîtesse ! Mais après une longue séparation, je les accuserais de lenteur, si j'allais vous retrouver. » — La marquise serra Suzanne dans ses bras. — « Non, Hubert et Phœbé ne me sont pas plus chers que maman la marquise. Tout le monde l'aime, mais personne plus que Suzanne. »

« Et comment savez-vous que tout le monde aime votre maman, Suzanne ? » —

« Tout le monde aime ce qui est beau et bon. — Et moi aussi

je vous aimai dès le premier moment que je vous vis dans notre chaumière. J'aime tout ce qui vous appartient, et mon frère Oriel et Osmond. » —

« Est-ce seulement pour cette raison que vous aimez Osmond? » —

« Oh! je l'aime parce que—parce qu'il a donné un beau collier à Joli, » dit-elle en regardant Joli couché sur ses genoux; « mais je ne l'aime pas autant que mon frère Oriel. Savez-vous, maman, ce que j'ai pensé? » —

« Non, ma chère Suzanne; je n'ai pas le talent de deviner. » —

« J'ai pensé que je ressemblais à mon frère. J'étais un jour assise sur ses genoux, et je regardais ses beaux yeux noirs, son nez bien fait, sa joue gauche creusée

comme la mienne, la couleur de ses cheveux ; c'est un homme, il est grand, et moi je ne suis qu'une petite fille ; mais je suis plus belle que lui. » —

« J'ai remarqué plus d'une fois que vous ressembliez au marquis ; je ne croyais pas que ma Suzanne eût examiné sa figure avec tant de soin. » —

« Il est vrai, ma chère maman, que souvent je me suis regardée dans la glace ; mais je n'ai pas oublié vos leçons et celles de mistriss Musgrave ; et si je ressemble à mon frère par la figure, je veux ressembler à maman la marquise par les qualités du cœur, afin d'être, comme elle, aimée de tout le monde. » —

Cependant la chaise roulait avec

rapidité. Enfin le troisième jour au soir, nos voyageuses aperçurent la chaumière. Hubert et Phœbé se tenaient à la porte, impatiens de les voir arriver. Dès que la voiture s'arrêta, Suzanne s'élança dans les bras de ses amis. Il serait impossible de décrire la joie qui animait cet heureux groupe. L'un des bras de Suzanne était passé autour du cou de Phœbé ; Hubert pressait l'autre dans ses mains et l'arrosait de ses larmes.

La marquise ne pouvait être témoin de cette scène, sans éprouver une vive émotion. Mary, la fidèle Mary, intimidée par la présence de la marquise, se tenait à une distance respectueuse, et contemplait avec ravissement cette charmante enfant qu'elle avait si sou-

vent portée dans ses bras. Elle attendait en silence qu'elle vînt s'y précipiter de nouveau.

Après ces premiers momens donnés à la nature, la marquise déclara son intention de passer la nuit à la chaumière, et d'occuper encore la même chambre où elle avait passé une si bonne nuit. L'appartement était déjà préparé pour elle, et les domestiques furent envoyés au village voisin.

Ce fut alors que les questions se succédèrent ! Ce fut alors que Suzanne, avec toute la simplicité de son âge et l'éloquence d'un cœur reconnaissant, vanta les vertus et la bonté de sa mère adoptive. La marquise elle-même ne pouvait lui imposer silence. Lorsque Suzanne eut épuisé son

sujet, elle se rappela le petit coffre qui renfermait les présens destinés aux habitans de la chaumière. La marquise n'avait pas oublié les occupations auxquelles ils étaient livrés, lorsqu'elle les vit pour la première fois; et entr'autres choses, il s'y trouvait des lunettes d'argent, une belle bible pour Hubert, et du coton à tricoter pour Phœbé. Mary n'avait jamais rien vu d'aussi beau que le chapeau de paille orné de rubans, et la robe qui lui était destinée. Mary n'était ni vieille, ni laide, même avec sa coiffe grossière, et déjà elle était impatiente de se voir parée de ses nouveaux atours.

La marquise proposa à Hubert et à Phœbé de quitter leur chaumière, et de venir habiter dans

ses terres, où elle les dédommagerait amplement, et où ils pourraient jouir souvent du plaisir de voir leur Suzanne. Mais quel que fût leur amour pour elle, il leur suffisait de la savoir heureuse, et leur attachement pour le lieu qui les avait vus naître l'emporta. Ils remercièrent la marquise pour son offre généreuse, et l'assurèrent de leur reconnaissance.

Vainement la marquise employa tous les raisonnemens pour faire changer leur résolution; ils étaient déterminés à mourir où ils avaient vécu. Les voyant inébranlables, elle abandonna son projet, et eut beaucoup de peine à faire accepter à Hubert une rente viagère de trente guinées, reversible sur la tête de Phœbé.

La crainte d'offenser la marquise put seule déterminer Hubert à ne pas la refuser. Il regardait cette générosité comme le prix du service qu'il s'était estimé heureux de lui rendre. Obliger ses semblables avec désintéressement, était un devoir pour lui, et il accepta par soumission à la volonté de la bienfaitrice de Suzanne.

Plusieurs fois la marquise, par ses questions, chercha à ramener Hubert à l'histoire des parens de sa petite protégée; mais Hubert était très-réservé dans ses réponses. La marquise ne le trouvant pas disposé à satisfaire ses desirs, et se rappelant la promesse qu'elle lui avait faite de ne plus le presser sur cet article, changea de conversation.

Le lendemain, elle quitta la chaumière emmenant Suzanne avec elle. Hubert et sa sœur, assurés du bonheur de celle qu'ils regardaient toujours comme leur fille, ne montrèrent pas une douleur aussi vive que lors de leur première séparation ; mais leurs bénédictions accompagnèrent la voiture long-tems après qu'elle eut disparu à leurs yeux.

« L'excellente dame ! » s'écriait Mary en retournant dans sa main une couple de guinées que la marquise y avait glissées ; « combien ma chère enfant doit être heureuse avec elle ! » —

« Qu'elle sera belle ! » disait Phœbé. —

« Elle sera bonne, et cela vaudra mieux, » reprit Hubert. —

« Elle épousera un jour quelque lord ou quelque riche baronnet, » ajouta Mary. —

La conversation ne tarissait pas, quand il était question de la marquise et de Suzanne ; et chaque jour, dans leur fervente prière, ces bons villageois demandaient au ciel de leur accorder le bonheur qu'elles méritaient.

Arrivée à l'abbaye de Lussington, Suzanne se trouva sur un théâtre plus rapproché de sa première éducation. A Londres, une vaste demeure, une atmosphère épaisse, un bruit continuel contrastaient singulièrement avec la chaumière simple et tranquille de Lanvale et les vertes prairies qui l'environnaient ; mais à Lussing-

ton, une vaste campagne s'offrait à sa vue; elle respirait un air pur, elle pouvait encore fouler aux pieds les fleurs des champs. Sa gaîté devint plus vive, et dans son langage naïf, elle remercia la marquise de ce nouveau bienfait.

C'était là que son esprit devait s'ouvrir aux leçons de sa digne gouvernante. Madame Villeneuve était douce, mais elle savait se faire respecter de ses élèves. A une connaissance parfaite du monde, elle unissait beaucoup d'instruction. Ses vertus étaient encore relevées par son respect pour la religion. Son cœur était le siége de toutes les bonnes qualités. Le malheur avait éprouvé son ame; mais une douce philosophie lui

avait enseigné à supporter les coups du sort.

Placée sous la surveillance d'une femme aussi respectable, Suzanne ne pouvait manquer de conserver ses sentimens vertueux. Elle s'attacha de plus en plus à sa gouvernante. Elle apprenait avec facilité, et ne se lassait jamais de ses leçons. La musique, qu'elle aimait passionnément, était le délassement de ses études. Madame Villeneuve, sans être très-forte pour l'exécution, connaissait parfaitement la théorie de cet art. Suzanne continuait à s'exercer sur le forte-piano; mais elle préférait la harpe. Sa voix était belle; et tandis que ses doigts timides faisaient résonner ces cordes harmonieuses, la marquise l'écoutait

avec ravissement. Ses faibles talens suffisaient pour plaire à ses amis indulgens, et ses études la préparaient aux leçons des grands maîtres de Londres.

CHAPITRE V.

PENDANT les trois années suivantes, la vie de Suzanne n'offrit rien de remarquable. Elle passait l'hiver à Londres et l'été à Lussington. Deux fois par an elle visitait les bons habitans de Lanvale, qui ne la voyaient jamais sans admirer le changement heureux qui s'opérait en elle. A la vérité, ses progrès étaient sensibles, et sa beauté éblouissante.

A leur dernière visite à la chaumière, la marquise et Suzanne virent avec douleur qu'Hubert semblait approcher de sa fin. Suzanne sentit plus vivement

que jamais toute son affection pour ce bon vieillard. Les jours de son enfance s'offrirent à sa mémoire, et le souvenir des bontés d'Hubert réveilla sa reconnaissance. En voyant le tableau du déclin de la vie, elle fut touchée de cette résignation calme qui accompagne des jours passés dans la pratique des vertus. La carrière d'Hubert s'était prolongée au-delà du terme commun; la santé, le bonheur et le contentement avaient été son partage. Il avait suivi la loi de son Dieu; et maintenant, plein de confiance, il attendait avec une humble résignation le moment terrible où il paraîtrait devant lui.

Peu de tems après son retour à l'abbaye, la marquise reçut une

lettre de Phœbé, qui l'informait qu'Hubert était à toute extrémité, et qu'il désirait de voir Suzanne encore une fois, avant que ses yeux fussent fermés pour jamais. Elle suppliait la marquise de ne pas perdre un moment, pour ne pas priver son frère bien-aimé de cette dernière consolation.

La marquise apprit sur-le-champ cette triste nouvelle à Suzanne, qui y était déjà préparée. Elle conçut enfin l'espérance de voir tomber le voile qui couvrait la naissance de Suzanne, et une larme s'échappa de sa paupière, en pensant que ses desirs ne pouvaient être satisfaits qu'au moment où ce vieillard respectable sentait approcher sa fin.

La voiture était prête. La mar-

quise et Suzanne s'y placèrent en silence. Le postillon pressait les chevaux, et peu d'heures suffirent pour franchir l'espace qui les séparait de Lanvale. La porte de la modeste chaumière n'était plus entourée de ses paisibles habitans, prêts à recevoir dans leurs bras leur fille chérie. Couché sur son lit de mort, Hubert était tombé dans un sommeil tranquille, avant-coureur du repos éternel. Au chevet de son lit, Phœbé, triste et silencieuse, contemplait ce frère dont elle avait été pendant plus de cinquante ans la compagne et l'amie.

Suzanne se précipita dans ses bras, et mêla ses larmes à celles de Phœbé. Leurs pleurs et leurs sanglots éveillèrent le bon vieil-

lard. Il tourna la tête, et vit près de son lit la marquise à genoux, adressant au ciel une fervente prière.

O spectacle attendrissant, de voir une femme descendre du faîte des grandeurs, pour se prosterner, près d'un vieillard expirant, devant celui qui bientôt peut-être la rappellerait à lui ! Grands de la terre, imitez son exemple ; et quand vous aurez essuyé les pleurs de l'infortune et de la vieillesse, sachez que le souvenir de vos vertus et de vos bienfaits durera plus long-tems que ces marbres orgueilleux qui renferment vos cendres.

Un sourire tranquille vint se placer sur les lèvres d'Hubert. Ses yeux s'élevèrent au ciel, comme

pour lui demander de prolonger sa vie pendant quelques instans encore. Sa voix était faible, et ses mots inarticulés. Il fit signe à Suzanne de s'approcher, et lui remit une grande bourse qui paraissait remplie d'or.

« Suzanne, » dit-il, « cette bourse vous appartient. Elle m'a été remise avec vous. Vous y trouverez une lettre qui m'est adressée. Phœbé vous apprendra comment vous avez été confiée à nos soins. — Cette bourse et cette lettre sont les seuls indices qui puissent vous aider à découvrir le secret de votre naissance, et tout me fait croire qu'il vous sera toujours inconnu. — Que le ciel vous comble de ses bénédictions, ma chère enfant !

et vous, Milady, qu'il vous rende tout le bien que vous avez fait! C'est la prière d'Hubert à sa dernière heure. » —

Il s'arrêta pour reprendre de nouvelles forces.

« Cette lettre, » continua-t-il après quelques instans, « instruira milady des raisons qui m'ont déterminé à garder si long-tems le silence relativement à Suzanne. Milady est la seule amie qui lui reste, et ses avis seuls doivent la guider désormais. — Suzanne, n'oubliez jamais ce que vous lui devez; aimez-la, respectez-la comme votre mère. — Et moi aussi, ma Suzanne, je vous ai chérie comme ma fille; il m'est doux de mourir dans vos bras. » —

Suzanne pressa ses lèvres sur

les lèvres déjà glacées du vieillard expirant.

« Retirez-vous maintenant, ma fille, » ajouta-t-il d'une voix plus faible encore, « le spectacle de la mort serait trop affligeant pour votre ame sensible. — Et vous, amie respectable de ma Suzanne, préservez-la des dangers qui la menacent. Recevez tout ce que peut vous offrir Hubert, ses vœux pour votre bonheur et pour le sien ! » — .

Un sommeil paisible ne tarda pas à venir de nouveau engourdir ses sens. Les yeux d'Hubert, fermés à la lumière, ne se rouvrirent plus. Il quitta sans douleurs et sans convulsions cette vallée de larmes, pour aller recevoir au séjour de la paix le prix de ses vertus.

La marquise et Suzanne se retirèrent au village voisin, jusqu'à ce que la terre eût reçu les restes d'Hubert.

Les paysans du voisinage accompagnèrent en grand nombre le convoi de leur vénérable ami. Tous regrettaient sa perte. Sa tombe modeste fut ornée de guirlandes ; et Suzanne, guidée par sa douleur et sa reconnaissance, vint y planter un saule pleureur, qui marque encore aujourd'hui le lieu où repose Hubert. Par ordre de la marquise, une inscription y fut placée pour rappeler son âge et ses vertus.

La mort d'Hubert déchira le cœur de Phœbé. Tout, dans sa demeure, lui retraçait le souvenir du frère, de l'ami qu'elle avait

perdu. Le jardin, qui se parait de fleurs, lui rappelait le tems où Hubert les cultivait de ses mains; les arbres, qui se couvraient de verdure, lui rappelaient le tems où Hubert venait se reposer sous leur ombrage frais. Elle voyait la nature se ranimer pour eux, tandis que la mort avait glacé pour jamais la main qui les avait plantés.

La marquise, témoin de la sombre mélancolie de Phœbé, entraînée par cette bonté touchante que lui inspirait toujours la vue des malheureux, lui proposa de nouveau de venir habiter l'abbaye de Lussington, où la présence de Suzanne et le changement de demeure feraient diversion à sa tristesse; elle voulait que Mary la

suivît et qu'elle continuât à lui donner ses soins.

Phœbé témoigna sa reconnaissance à la marquise, et la remercia de son offre généreuse, en lui répétant qu'elle voulait mourir où elle avait vécu, et ne pas s'éloigner du lieu qui renfermait les restes du frère qu'elle avait tant chéri. Cependant, elle consentit à quitter sa chaumière, et la marquise, avant son départ pour Lussington, eut le plaisir de la voir établie dans une jolie chaumière à l'autre bout du village, et à peu de distance du cimetière, où chaque jour elle allait arroser de ses larmes la tombe de son frère.

Lorsque les premiers momens de sa douleur furent passés, Phœbé donna à la marquise sur les pre-

mières années de Suzanne, les détails qu'elle attendait avec tant d'impatience. Nous allons les retracer au lecteur.

CHAPITRE VI.

Le père d'Hubert avait été jardinier du seigneur d'un village situé près de Lanvale. Sa bonne conduite l'avait rendu cher à son maître, qui souvent préférait sa société à celle de ses riches voisins. Il avait épousé la fille d'un honnête fermier ; Hubert avait été le premier fruit de son union. La figure ouverte, la gaîté et les dispositions qu'annonçait cet enfant, attirèrent l'attention du bon gentilhomme, qui l'envoya à l'école. Le jeune Hubert apprit en peu de tems tout ce qu'on y pouvait apprendre. Déjà il lisait

et écrivait fort bien ; il savait un peu de latin, et chantait des pseaumes, lorsqu'il fut nommé clerc de la paroisse avec un traitement de dix guinées par an.

Peu d'années après, le maître d'école mourut. Personne, dans le village, n'était en état de le remplacer. Hubert, connaissant tous les inconvéniens d'une ignorance grossière, voulut consacrer un jour de la semaine à l'éducation des enfans. Il s'aperçut bientôt qu'un jour ne suffisait pas, et il établit dans sa maison une école en règle. Chacun des parens payait suivant ses facultés ; il n'exigeait aucun salaire de ceux dont il connaissait l'indigence, et ses soins pour leurs enfans étaient plus marqués, par la seule raison qu'ils

étaient malheureux. Le bon seigneur fut tellement satisfait du zèle d'Hubert, qu'à sa mort il lui laissa une rente viagère de vingt guinées.

Hubert avait quinze ans lorsque Phœbé vint au monde. Ce fut à son école qu'elle fut élevée, et les instructions qu'elle y reçut la rendirent l'exemple du village. Vingt ans après ils perdirent leurs parens, et Phœbé fut chargée du soin de la maison de son frère. Les liens du sang, la conformité de caractère leur avaient fait un besoin de ne pas se séparer.

Vers le même tems, Phœbé éprouva un des plus vifs chagrins de sa vie, par la mort d'un jeune homme auquel sa main était promise. Elle se conserva fidèle à sa

mémoire, et refusa tous les partis qui la recherchèrent.

Enfin Hubert désirant le repos et la liberté, remit son école et ses fonctions de clerc à un homme digne de lui succéder, et se retira au hameau de Lanvale. Ce fut là qu'il trouva le bonheur que donne une vie simple et libre. Il cultivait son petit jardin; le soin de la basse cour était confié à Phœbé; ils étaient tout l'un pour l'autre; et pendant cinquante ans qu'ils vécurent ensemble, jamais un moment d'humeur ne vint troubler la paix dont ils jouissaient.

Hubert avait atteint sa soixante-troisième année lorsque Suzanne fut placée sous sa protection. Ce fut au mois de septembre, au milieu d'une nuit orageuse. Pendant

la journée, le ciel avait été couvert d'épais nuages. Vers le soir, le vent souffla avec plus de violence, le tonnerre fit entendre ses éclats effrayans répétés par l'écho de la montagne ; de fréquens éclairs brillaient seuls au milieu de cette obscurité profonde ; enfin la pluie s'échappant en torrens du sein de la nue, menaçait l'habitant de la vallée d'une inondation subite.

Assis près de Phœbé, le bon Hubert soupira ; ses yeux étaient humides de larmes.

« Oh ! ma sœur, » disait-il, « que d'actions de grâce ne devons-nous pas à la Providence, qui permet que, sous notre toit de chaume, nous bravions les fureurs de la tempête, tandis que

l'indigent et le voyageur égaré cherchent vainement un abri protecteur ! Oh ! combien est affreuse la destinée de l'intrépide marin luttant contre la mer et les vents en furie ! Poussé vers les rochers, au milieu des profondeurs de l'abyme, tous ses efforts sont vains ; la vague écumante élève sa barque fragile, qui retombe aussitôt ; déjà elle a heurté le redoutable écueil ; en peu d'instans elle a disparu pour jamais de dessus la surface des eaux ! » —

Hubert se tut. Cet effrayant tableau, présent à sa pensée, redoubla dans son ame l'horreur qu'y portait la tempête. La chaumière qu'il habitait était adossée à une montagne ; une plantation de chênes et de frênes l'ombrageaient

et en défendaient les côtés : ses murs blanchâtres étaient tapissés de jasmin et de chèvre-feuille. Devant la fenêtre du parloir s'offrait à la vue un petit jardin rempli de fleurs cultivées par Hubert. Une palissade peinte en vert entourait l'habitation. Du dehors, on apercevait au-dessous du toit la fenêtre de la chambre d'Hubert et de celle de Phœbé. L'intérieur répondait, par l'ordre et la propreté, à l'idée que faisait naître l'extérieur.

La tempête durait encore avec la même violence. Hubert excitait en soupirant son feu de tourbes. En ce moment il entendit la porte de la palissade s'ouvrir avec violence, comme si le vent en eût brisé les ferremens.

« Si le vent et la pluie continuent ainsi jusqu'à demain, » s'écria Phœbé, « notre petit jardin sera détruit et la palissade renversée ! » —

« Silence ! » dit Hubert, « j'entends les pas de quelqu'un qui s'approche. » —

Au même instant on frappa rudement à la porte de la chaumière. Phœbé courut pour l'ouvrir.

« Sans doute, » reprit Hubert, « quelqu'un vient nous demander un asile ; car assurément à cette heure et par le tems qu'il fait, ce ne peut être aucun de nos voisins. » —

La porte fut ouverte. Un jeune homme entra enveloppé dans un manteau, et paraissant presser étroitement quelque chose contre

sa poitrine. Il avait la tête nue ; de longues boucles, humides de pluie, retombaient sur ses épaules et sur sa figure pâle. Il jeta son manteau, sous lequel était un enfant couvert d'un morceau d'étoffe rouge.

« Elle est sauvée ! » s'écria-t-il en pressant ses lèvres décolorées contre les lèvres vermeilles de l'enfant ; « ô mon Dieu, je te rends graces ! » —

Il le remit entre les bras de Phœbé, et tomba épuisé de fatigue sur une chaise. Hubert remplit un verre de l'élixir composé par sa sœur, et le fit prendre à l'étranger.

Il ordonna à Mary d'apporter des vêtemens secs, de faire bouillir du lait pour l'enfant, et de pré-

parer à souper. Phœbé, contemplant en silence l'enfant endormi sur ses genoux, et craignant de le réveiller, ne put aider mary dans ses occupations.

L'étranger paraissait avoir à peine atteint sa seizième année. Sa figure était belle et délicate ; une profonde mélancolie imprimée dans ses traits, et les larmes qui tombaient de ses yeux, pénétrèrent Hubert et sa sœur du plus tendre intérêt.

De la voix la plus douce, il demanda aux bons villageois d'accorder à lui et à l'enfant qu'il avait apporté, un asile pour la nuit. Il dit qu'il leur donnerait le lendemain quelques explications sur la cause qui l'avait obligé à se trouver exposé à la tempête ; mais

que, pour le moment, il était accablé de fatigue, et qu'il avait besoin de repos.

Hubert était bien éloigné de vouloir solliciter sa confiance. Le souper fut servi, et l'étranger invité à le partager. Hubert et Phœbé s'efforçaient de distraire leur hôte taciturne, mais aucun charme n'était assez puissant pour adoucir le chagrin qui le consumait.

Enfin l'enfant, étendant ses petits bras, ouvrit deux yeux noirs qu'il fixa avec étonnement sur Phœbé, et ne voyant aucune figure qui lui fût familière, déjà ses cris se faisaient entendre lorsque Mary entra portant du lait chaud et du pain. Un sourire vint remplacer sur les lèvres de l'enfant, l'expression de la douleur.

Il prit des mains de Phœbé la nourriture qu'elle lui présentait, et ne voulut souffrir qu'on l'ôtât de ses bras que lorsqu'un profond sommeil permît à Mary de l'enlever. Alors Phœbé put se mettre à table.

Jamais souper ne lui avait paru si long. Elle était impatiente de reprendre possession de son fardeau. Hubert ordonna quelques changemens nécessaires dans la maison pour pouvoir offrir un lit à l'étranger; mais celui-ci ne voulut souffrir aucun dérangement. Il demanda qu'il lui fût seulement permis de rester près du feu, parce que la pluie avait pénétré ses vêtemens, et déclara qu'il allait s'exposer de nouveau à la tempête, si on lui refusait la seule grace qu'il voulût accepter. Hubert, voyant

sa résolution, consentit avec peine à ce qu'il désirait. Avant de le quitter, il fit apporter de quoi entretenir le feu pendant la nuit, et laissa son hôte enveloppé dans une redingotte bien chaude.

Lorsque Phœbé se retira, l'étranger pressa de ses lèvres les joues de l'enfant endormi. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine; ses larmes coulèrent sur le visage de cette innocente créature, et d'une voix émue, il lui donna sa bénédiction en détournant la tête, comme s'il eût craint de le revoir.

L'étranger demanda une plume, de l'encre et du papier, pour écrire, disait-il, quelques notes. Hubert lui donna ce qu'il désirait. L'étranger, lui prenant la main,

la serra fortement, et lui dit avec une émotion marquée : — « Reposez en paix, homme bon et généreux ! » —

Hubert se retira, et le laissa chercher le repos dont il avait besoin.

Il était aisé de voir qu'un chagrin secret oppressait le cœur de l'étranger, et que l'enfant qu'il avait avec lui en était la cause. Hubert s'en aperçut.

« Si jeune et sans expérience, » disait-il, « quel peut être le sujet d'une tristesse aussi profonde ? S'il me croyait digne de sa confiance, s'il déposait ses chagrins dans mon ame, avec quel empressement je chercherais à les adoucir ! Ce n'est pas toujours dans la bienfaisance du riche que l'infortuné trouve

des secours ! Ce n'est pas l'or qui le rend à la vie, lorsque la tristesse le consume ! — C'est l'amitié qui verse sur les plaies de l'ame un baume salutaire ! C'est dans l'affliction que l'homme sent le besoin de trouver un être qui partage ses peines ! Oh ! si mon amitié pouvait soulager les siennes, si mon toit rustique pouvait protéger ses jeunes ans, avec quel plaisir je lui dirais : « Infortuné, Hubert sera ton ami, sa chaumière sera ta demeure ! » —

Hubert s'endormit au milieu de ces idées bienfaisantes. Le lendemain, il était déjà tard, lorsque Phœbé sortit de sa chambre où elle avait laissé l'enfant endormi. Elle entra dans le parloir pour y préparer le déjeûner, et, à son grand

étonnement, elle trouva la fenêtre ouverte ; mais l'étranger n'y était pas. Elle demanda à Mary ce qu'il était devenu. Mary l'ignorait : elle ne l'avait pas vu ; elle présumait qu'il était sorti pour voir les dommages causés par la tempête, car un beau jour d'automne avait remplacé l'orage de la nuit.

« Mais s'il y est allé, » ajouta-t-elle, « il a sûrement passé par la fenêtre ; car j'ai trouvé la porte bien fermée quand je me suis levée. » —

Une bourse de soie verte posée sur la cheminée attira l'attention de Phœbé. Elle la souleva. Le poids annonçait qu'elle était bien garnie.

« C'est la bourse de l'étranger, » se dit-elle ; « il ne peut manquer de revenir. » —

Phœbé la remit où elle l'avait

trouvée, et disposa tout pour le dejeûner. Hubert ne tarda pas à paraître. Ses yeux se fixèrent sur la bourse.

« Elle appartient à notre hôte, » dit-il ; « je ne puis deviner où il est allé. » —

Hubert sortit pour le chercher, et Phœbé alla prendre l'enfant. A son approche, l'innocente créature lui tendit les bras, et semblait témoigner sa joie de la voir. Tandis qu'on l'habillait, elle souriait et caressait Phœbé. Dès ce moment, elles devinrent les meilleures amies du monde.

Hubert, après avoir vainement cherché l'étranger pendant plus d'une heure, revint avec l'inquiétude qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur.

Le jour était près de finir, et les craintes d'Hubert redoublèrent. Phœbé n'était pas moins alarmée que son frère; mais les soins que demandait la petite fille étaient pour elle une distraction.

La bourse était encore à la même place. Phœbé la prit, et la remettant à Hubert :

« Enfermez cette bourse, » lui dit-elle, « jusqu'au retour de l'étranger; mais d'abord, il me semble que vous devriez examiner ce qu'elle renferme, afin d'être certain de la lui rendre telle qu'il la laissée. » —

Hubert suivit son avis. Il ouvrit la bourse sur laquelle étaient brodés quelques mots d'une langue étrangère, et au milieu les lettres O. L. Hubert y trouva cent guinées

et une lettre dont la suscription portait ces mots :

« Au respectable Hubert. » —

Phœbé surprise, rapprocha sa chaise de celle de son frère, qui s'écriait en mettant ses lunettes :

« Que vais-je apprendre ? Que Dieu veille sur les jours de ce bon jeune homme ! Mais il y a dans tout ceci quelque chose de bien extraordinaire ! » —

Un des bras de Phœbé soutenait l'enfant endormi, l'autre était appuyé sur la table, et ses regards cherchaient à lire dans ceux d'Hubert, tandis qu'il parcourait la lettre.

« Pourquoi ne pas lire haut ? mon frère, » dit-elle ; « j'espère que vous ne me cacherez pas ce qu'elle renferme. » —

Hubert ôta ses lunettes pour essuyer ses larmes.

« Pauvre jeune homme ! » ajouta Phœbé, « ce que je redoutais est donc arrivé ? Il paraissait bien malheureux ; et j'espère que Dieu lui pardonnera ! Ainsi, mon frère, il nous faudra prendre soin de cette innocente orpheline, et garder cet argent jusqu'à ce qu'elle en puisse disposer. » —

« Rassurez-vous, ma sœur ; je suis certain que cet infortuné jeune homme n'a pas attenté à ses jours ; mais nous ne le verrons plus. » —

« Et cet enfant, mon frère ? » —

« Il n'a plus d'autres protecteurs que vous et moi. » —

« Dieu soit loué ! » s'écria Phœbé ; « j'espère que vous ne lui

refuserez pas votre protection. Quant à moi, je l'aime déjà comme s'il m'appartenait. » —

« Personne ne vous disputera vos droits sur elle. C'est à vous à devenir sa mère ; c'est à vous seule qu'elle donnera ce titre. Pour moi, les jours qui me restent seront employés à remplir, à son égard, les devoirs d'un père. » —

Phœbé se pencha vers l'enfant, et imprima sur ses lèvres vermeilles un baiser qui fut comme le sceau de l'alliance qu'elle contractait. Elle prenait l'engagement de lui donner les soins d'une mère, et elle tint cette promesse jusqu'au moment où elle la remit entre les mains de la marquise d'Oriel.

Hubert prit de nouveau la lettre,

et, après avoir poussé un soupir, il lut à haute voix ce qui suit :

« Recevez mes remercîmens bien sincères, pour l'hospitalité généreuse que vous m'avez accordée. Cette disposition bienfaisante, dont j'ai été témoin, me fait espérer que vous ne rejeterez pas l'enfant que le destin et une cruelle nécessité ont remis entre vos bras. Elle est confiée à vos soins, et sans doute le ciel guida mes pas vers votre demeure. Vous ignorerez toujours qui elle est, et par qui elle vous fut remise. Un voile impénétrable couvrira toujours sa naissance ; chercher à le déchirer, ce serait peut-être appeler la mort sur la tête de cette victime innocente.

« Je dois vous dire cependant qu'elle est le fruit d'un mariage légitime ; que sa famille est respectable, je pourrais ajouter, noble.

« Gardez un secret éternel sur le peu que je vous apprends. Je vous le répète ; sa vie est en danger, si jamais vous avez la faiblesse de le révéler ; car ceux dont vous devez redouter les fureurs vous sont inconnus. Recommandez le même secret à votre sœur et à la femme qui vous sert ; que l'on ignore jusqu'à la manière dont cette enfant vous a été remise.

« Elle a quinze mois, elle a été baptisée ; mais son nom ne pouvant vous être d'aucune utilité, vous lui donnerez celui que vous voudrez. Elevez-la comme votre enfant ; et si un jour, suivant

l'ordre de la nature, elle était privée de votre protection, apprenez-lui ce que vous savez de sa destinée, en lui faisant connaître le danger de le dévoiler.

« Il est probable que je ne vous reverrai jamais. Dans peu de jours la mer sera entre vous et moi, et si le sort permet que je vous revoie, je ne me ferai pas connaître. Vous trouverez dans cette bourse cent guinées. Vous pouvez en disposer. C'est le seul argent que vous recevrez jamais pour elle.

« Sans doute tout ceci vous paraît extraordinaire, et vous porte à tirer des conjectures défavorables sur la personne qui dépose entre des mains étrangères cette innocente et malheureuse créa-

ture. Oh ! si vous pouviez sonder son cœur ! Si vous pouviez connaître le motif qui l'a guidée, vous auriez pitié de son sort, vous sauriez qu'elle a obéi aux lois de l'humanité. — Ne rejetez pas ma prière ; tendez une main secourable à une enfant sans appui, et que le ciel vous récompense. Adieu pour toujours ! » —

« L'infortunée, » s'écria Phœbé en soupirant, « abandonnée du reste de l'univers, tu seras chérie de ceux à qui tu es confiée ! Le secret de ta naissance sera gardé, j'en fais le serment, » ajouta-t-elle en tombant à genoux ; « nous veillerons tous à ta sûreté. » —

Mary fut informée de tous ces détails. Depuis son enfance, elle

vivait près d'Hubert et de Phœbé, qui connaissaient sa discrétion et la bonté de son cœur. Elle répandit dans le voisinage l'histoire fabriquée sur le compte de l'enfant. Chacun estimait le caractère d'Hubert, et personne n'éleva un doute sur la vérité de ce récit. On crut que la jeune orpheline appartenait à la famille d'Hubert, et on ne chercha pas à en savoir davantage.

L'enfant fut appelé du nom de *Suzanne*, et ses premières années s'écoulèrent dans le calme et la paix de la retraite, jusqu'à ce que l'accident arrivé à la marquise vînt lui ouvrir une carrière plus brillante, dans laquelle sa naissance paraissait lui donner le droit d'entrer.

Suzanne, en écoutant ces dé-

tails, apprit, pour la première fois, qu'il n'y avait aucune parenté entr'elle et ses bons amis de la chaumière. Jusqu'à ce moment, elle avait partagé l'opinion de tout le hameau. Elle éprouva une douleur réelle en perdant l'idée qu'elle appartenait à la famille du respectable Hubert. Elle ignorait sa naissance : elle n'avait aucun nom à réclamer dans le monde, et personne ne pouvait la guider dans la recherche de ses parens. A la vérité, la marquise avait pour elle toutes les bontés d'une mère ; mais ce récit qu'elle venait d'entendre ne refroidirait-il pas son attachement pour sa fille adoptive? Accorderait-elle encore sa protection à un être également privé de fortune, d'amis et de

parens? Et si elle ne la lui refusait pas, la mort ne pouvait-elle pas l'enlever elle-même à l'amour de Suzanne? Phœbé ne pouvait lutter long-tems contre l'âge et l'affliction; orpheline, sans parens, de quel côté tournerait-elle ses regards pour trouver un protecteur au milieu des dangers de la vie?

Accablée par l'idée de l'isolement dans lequel elle se trouvait, Suzanne jugeait mal le cœur de la marquise. Elle ignorait que l'attachement de cette femme respectable pour sa fille adoptive, ne pouvait être altéré par aucun événement.

Les tristes réflexions qui occupaient Suzanne firent couler des pleurs de ses yeux. La marquise

l'observait, et devinant quelle en était la cause, elle chercha à diminuer l'amertume de sa douleur, en attirant doucement Suzanne par la main, et en lui adressant ces paroles consolantes :

« Dissipez, ma chère enfant, ces craintes qui pèsent sur votre ame. Vous vous trouvez isolée dans le monde, et vous redoutez un avenir incertain. Lorsque je demandai à ceux qui vous tenaient lieu de parens de vous confier à mes soins, je ne fus pas guidée par un caprice passager; vos manières, votre innocence et un certain intérêt que vous m'inspirâtes, et que je ne puis définir, me firent désirer de changer votre sort. Mon attachement pour vous égale celui que j'éprouve pour mon propre

fils. Loin de le diminuer, ce que je viens d'entendre n'aurait servi qu'à l'augmenter, s'il était possible. Chassez donc de votre esprit, ma chère Suzanne, vos tristes réflexions. Gardez un profond secret sur ces détails relatifs à votre naissance. Un jour vous les révélerez, s'ils peuvent vous aider à retrouver votre famille. Aux yeux du monde, vous passerez toujours pour m'appartenir ; mon fils lui-même ignorera le contraire. Tant que durera ma vie, vous n'avez rien à craindre ; et si je venais à la perdre, vous trouveriez dans le cœur d'Oriel toute la tendresse d'un frère. Peut être un jour, ma Suzanne.... » —

La marquise s'arrêta ; elle semblait vouloir ajouter quelque chose.

Après un moment de silence, elle reprit :

« Je vous renouvelle, ma chère Suzanne, la promesse qu'ont reçue de moi Phœbé et l'ami que nous regrettons ; je remplirai envers vous tous les devoirs d'une mère. Dissipez donc cette sombre tristesse, ma chère enfant ; contemplez l'avenir sans effroi, et espérez le bonheur que vous méritez. » —

« O vous qui êtes pour moi plus qu'une mère, » s'écria Suzanne en tombant aux genoux de la marquise, dont elle pressait la main contre son cœur, « apprenez-moi à mériter vos bienfaits ! » —

« En ce cas, ma chère Suzanne, » reprit la marquise en la relevant et en l'embrassant, « séchez ces

larmes que je vois couler ; et puisse le ciel, qui semble avoir veillé jusqu'ici sur vous, vous continuer sa faveur et vous maintenir dans les sentiers de la vertu ! » —

« O mon Dieu ! » s'écria Suzanne en élevant ses yeux et ses mains vers le ciel, « conserve les jours de cette nouvelle mère que tu m'as donnée ! et puissent tomber sur ma tête tous les malheurs qui semblent me menacer, si jamais je m'écarte des principes qu'elle m'enseigne ! » —

Suzanne essuya ses larmes. Elle reprit toute sa tranquillité. La marquise ne tarda pas à prendre congé de Phœbé, qu'elle laissait établie dans sa nouvelle demeure avec Mary, sa fidèle compagne. La bourse et la lettre furent remises

entre les mains de Suzanne, qui les renferma soigneusement dans un tiroir de son secrétaire, loin des recherches de la curiosité et de la vengeance.

CHAPITRE VII.

De retour à l'abbaye de Lussington, Suzanne reprit ses études avec une nouvelle assiduité. Sa raison s'était développée, et ses progrès étaient rapides. Sa beauté attirait tous les regards ; on en parlait avec ravissement. Un doux sourire était sur ses lèvres, la vivacité brillait dans ses yeux, la reconnaissance et toutes les vertus bienfaisantes habitaient dans son cœur. Suzanne était l'idole de la marquise. Toutes les lettres que recevait Oriel de sa mère, en exprimant la tendresse qu'elle éprouvait pour sa fille adoptive, van-

taient ses rares perfections. La marquise laissait voir à son fils la crainte qu'il ne formât dans un pays étranger une alliance qui rendrait leur séparation plus longue ; elle lui témoignait même le desir d'apprendre qu'il reviendrait libre dans sa patrie, et disposé à y faire un choix.

Jusqu'à ce moment la marquise n'avait jamais cherché à influencer les résolutions de son fils, et elle n'avait aucune raison de croire qu'il eût la volonté de former un établissement. Pourquoi donc parlait-elle de la sorte ? Parce que depuis long-tems elle nourrissait l'espoir qu'un jour son fils, revenu sans engagemens près d'elle, lui permettrait de voir dans la fille de son adoption, sa fille

véritable. Elle oubliait l'obscurité de la naissance de Suzanne, en contemplant l'éclat de ses vertus et de sa beauté. Mais elle renfermait ses espérances dans son cœur, en pensant que peut-être elles seraient détruites avant l'arrivée de son fils. Déjà quatre ans s'étaient écoulés depuis son départ; elle ne l'attendait pas avant l'année suivante. Ces premières années lui avaient paru moins longues, parce qu'elle les avait employées à surveiller l'éducation de Suzanne; mais maintenant qu'elle était presqu'entièrement achevée, et que déjà la voix flatteuse de l'admiration se faisait entendre autour de sa jeune pupille, la marquise tremblait de l'introduire dans un monde où peut-être elle rencon-

trerait un objet qui fixerait son choix avant le retour de ce fils auquel elle désirait de la voir unie.

La marquise était en proie à toutes ces craintes, lorsqu'elle entra dans Londres l'année suivante. Pendant tout le voyage, elle avait paru triste. Sa tristesse n'avait pas échappé à la pénétration de Suzanne, et d'une voix inquiète elle en demanda la cause. La marquise tressaillit à cette question. Suzanne était la dernière personne à qui elle eût voulu découvrir sa pensée. Elle fit une réponse vague ; mais elle crut le moment favorable pour l'informer d'un plan qui l'avait occupée pendant son voyage. Elle lui apprit donc qu'elle voulait mener une vie re-

tirée, afin de ménager sa santé ; que ses visites se borneraient à quelques amis, et que son retour à Lussington aurait lieu le plutôt possible; qu'elle se serait même abstenue de venir à Londres cette année, sans l'envie qu'elle avait de voir Suzanne profiter des dernières leçons de ses maîtres, avant l'arrivée du marquis. Elle espérait que Suzanne les suivrait avec le même zèle, afin de pouvoir entrer dans le monde sous la protection d'Oriel.

La marquise ne doutait pas de l'assiduité de Suzanne; elle voulait seulement, en prolongeant les études de sa jeune pupille, la soustraire à la vue de cette foule de jeunes gens qui attendaient avec impatience l'occasion d'être

présentés à la jeune et belle miss Hubert.

« Je désire, ma Suzanne, » ajouta-t-elle, « qu'à votre entrée dans le monde, vous soyez distinguée par toutes les bonnes qualités que j'ai cherché à développer en vous. C'est au milieu de ce monde séduisant que vous auriez besoin de la protection d'un père, d'un frère ou d'un ami ; et qui peut vous en tenir lieu mieux que le fils de votre mère adoptive ? Oriel me saura gré sans doute de lui confier mon aimable fille dont je me glorifie. » —

« Oh ! madame, » s'écria Suzanne, « combien d'actions de graces je vous dois. C'est vous qui m'avez tirée de l'obscurité ; c'est vous qui avez éclairé mon

esprit ; c'est en vous que j'ai trouvé toute la tendresse d'une mère ; c'est à vous que je dois l'affection du marquis d'Oriel. J'aurais été bien ingrate si je n'avais apporté une oreille attentive à vos leçons. J'ai cherché par mon zèle à vous prouver ma reconnaissance, et je bénis la Providence, qui a veillé sur ma destinée. » —

La marquise imprima un baiser sur le front de la jolie Suzanne.

« Ne parlez pas de reconnaissance, ma chère enfant, » reprit-elle, « le bonheur que vous me procurez a déjà payé votre dette. Continuez à me chérir, ma Suzanne, et je vous tiens quitte. » —

« Vous chérir ! » répéta Su-

zanne, « eh ! pourrais-je vivre sans vous chérir ? Si j'en étais capable, je serais un monstre digne de l'exécration de l'univers. Oui, vous serez toujours l'objet de mon respect et de mon amour sur la terre, et le nom d'Oriel me sera cher jusqu'à ce que la mort ait glacé mon cœur ! » —

« Ah ! » répliqua la marquise, « puissiez-vous toujours devoir votre bonheur au nom d'Oriel ! »—

Ce souhait renfermait un sens caché que Suzanne ne pouvait comprendre.

Les maîtres et l'étude occupaient tellement Suzanne, qu'elle n'avait pas le loisir de paraître au salon pendant la matinée ; elle ne s'y montrait même dans aucun moment de la journée, lorsque la

marquise avait du monde, à moins qu'elle n'y eût été appelée. Par ce moyen elle évitait l'hommage de ces jeunes gens à la mode, qui venaient avec empressement chez la marquise, dans l'espérance de pouvoir jeter un regard sur la belle miss Hubert. Déjà ses grâces et son esprit étaient vantés par le petit nombre de ceux qui avaient le bonheur de la connaître. Les hommes attendaient avec impatience son entrée dans le monde, et les femmes redoutaient en elle une rivale dangereuse.

Milady Benting, depuis son enfance amie de la marquise d'Oriel, était la seule personne pour qui Suzanne fût visible à toute heure. Dès le moment qu'elle avait aperçu la pupille de son amie, elle avait

conçu d'elle les plus hautes espérances, et par-tout elle vantait les perfections de miss Hubert, ayant que miss Hubert ne fût connue.

« N'ai-je pas deviné juste, » disait un jour milady Benting à la marquise, « lorsque j'ai prédit qu'un jour Suzanne serait charmante ? » —

« Il me semble, » répondit la marquise, « que cette découverte ne prouverait pas beaucoup en faveur de votre talent pour la divination. Il suffisait d'avoir vu Suzanne une fois dans son enfance pour l'assurer. » —

« Vous doutez donc de ma pénétration, ma chère marquise ? Je voudrais bien savoir, » continua-t-elle malignement, « quel

sera l'heureux mortel qui possédera ce trésor ! » —

« Ce serait bien le cas de faire usage du talent de prédire. Eh quoi ! ne devinez-vous pas? » dit la marquise en souriant. —

« Pas encore. Je vois tant de gens prêts à se mettre sur les rangs, qu'il est difficile de ne pas se tromper. Mais parmi les ducs, les lords, etc., j'aperçois un certain marquis d'Oriel. Qu'en dites-vous, ma chère ? » —

Une rougeur passagère vint colorer les joues de la marquise, dont le projet semblait découvert. Elle sourit ; mais lady Benting, encore incertaine, ajouta :

« Vous doutez encore de ma pénétration, ma chère marquise. Je pense que le marquis préférera

cette rose anglaise à toutes les fleurs de l'Italie, quel que soit son goût pour les productions étrangères. » —

« S'il était aussi prévenu que vous, Milady, en faveur de ma Suzanne, je ne crois pas que je m'opposasse au choix de mon fils; mais il n'a vu Suzanne qu'enfant. Peut-être a-t-il pris ailleurs quelque engagement. » —

« Ne vous effrayez pas des difficultés, ma chère marquise; je suis certaine qu'Oriel ne prendra aucun engagement sans vous en informer, et jusqu'ici rien n'annonce qu'il ait aucun projet de cette nature. Je persiste donc à croire que Suzanne deviendra la favorite de sa Seigneurie; et j'avoue que, si j'avais un fils, je le

verrais avec plaisir rechercher la main de miss Hubert. Il n'est pas de famille qui ne dût se glorifier de la recevoir. » —

Ici la pénétration de lady Benting était en défaut. Elle attribuait à l'orgueil la réserve de la marquise, et croyait qu'elle prétendait pour son fils à une alliance plus illustre.

« Attendez-vous bientôt le retour d'Oriel? » demanda milady. —

« Vers le milieu de l'été. Il m'annonce qu'il revient avec Osmond. A cette époque je serai, j'espère, à Lussington. » —

« Oh c'est charmant, » s'écria Milady! « des bosquets champêtres, des promenades au clair de la lune : pour peu qu'on ait de sensibilité, il y a là de quoi éta-

blir la passion la plus tendre et la mieux conditionnée ! Les grâces de Suzanne et les champs de Lussington auront bientôt fait oublier au marquis le ciel de l'Italie et la beauté de ses *Signora*. A propos de signora, il en est arrivé une, la comtesse della Castella, qui m'est particulièrement recommandée. Ma belle-sœur, dans son voyage en Italie, a reçu d'elle toutes sortes d'honnêtetés. Pour acquitter sa dette, j'ai engagé la comtesse à passer chez moi le tems qu'elle comptait rester en Angleterre. Elle y est venue pour des affaires dont j'ignore la nature. Me permettrez-vous de vous la présenter ? » —

« Assurément, ma chère ; je veux prévenir sa visite en

allant vous voir demain. » —

« J'en serai charmée. Amenez Suzanne avec vous, afin de donner à la comtesse une idée d'une jolie anglaise. Il ne faut cependant pas qu'elle s'attende à en trouver beaucoup qui ressemblent à Suzanne. » —

« Votre partialité pour Suzanne vous rend injuste envers vos compatriotes. Il en est beaucoup qui lui sont préférables. » —

« Allons, allons, ma chère marquise, votre cœur dément votre bouche; et Suzanne, à vos yeux comme aux miens, est la plus jolie et la plus aimable des anglaises. Mais où donc est-elle? que je l'embrasse avant de vous quitter. » —

Lady Benting appela du haut de

l'escalier : — « Suzanne ! — Miss Hubert ! » — Mais personne ne répondit. En descendant, elle entendit le son de la harpe. Milady entra dans le salon de musique, où elle trouva Suzanne prenant sa leçon. Elle exécutait dans ce moment une des sonates qu'elle préférait. Milady s'assit vis-à-vis d'elle, et l'écoutait avec ravissement. Quand elle eut achevé sa sonate, Suzanne s'appuya négligemment sur sa harpe, mais avec une grâce inimitable.

«Vous êtes un ange, Suzanne ! » s'écria milady en se levant, « vous me feriez tourner la tête ; et si je ne fuis pas loin de vous, il faudra que je fuie avec vous. Ainsi donc, pour ne pas succomber à la tentation, je vous quitte. » —

A ces mots, elle pressa tendrement la main de Suzanne, et courut à sa voiture avec la légèreté d'une jeune fille.

La marquise, accompagnée de son aimable pupille, se rendit le lendemain chez milady Benting pour visiter la comtesse della Castella. Jamais peut-être Suzanne n'avait paru plus intéressante qu'au moment où elle entra dans le salon de milady. Il y avait tant de noblesse dans ses manières, que milady en fut de nouveau frappée. A cette vue, une épaisse rougeur se répandit sur tout le visage de la comtesse, et ternit pour quelques instans le rouge artificiel dont il était couvert. Cette rougeur subite semblait provenir d'un sentiment de honte,

de fureur et de surprise. Une commotion électrique se communiqua en même tems à l'ame de Suzanne : elle frissonna ; ses genoux tremblans pouvaient à peine la supporter ; sa voix expirait en adressant quelques mots à la comtesse. Pâle, agitée, elle s'assit près de sa bienfaitrice. Une fois elle osa lever les yeux sur cette femme, dont la présence jetait dans son ame un trouble si extraordinaire ; mais elle les baissa promptement en voyant que ceux de la comtesse étaient fixés sur elle.

La comtesse della Castella était dans sa trente-huitième année ; mais son extrême embonpoint la faisait paraître plus âgée de dix ans. L'art déguisait tellement ses traits, qu'il était difficile de juger

si elle avait été belle. Ses yeux gris empruntaient leur éclat d'une grande quantité de rouge ; son teint semblait appartenir à une rousse ; mais ses cheveux et ses cils noirs laissaient douter lequel était faux de ses cheveux ou de son teint. Ses sourcils épais donnaient à toute sa figure une expression de dureté qui seule peut-être avait effrayé Suzanne ; mais sa conversation était agréable, et sa société paraissait douce.

La marquise se leva pour prendre congé de la comtesse. Suzanne n'était pas encore revenue de son agitation ; pour la première fois elle sortait avec plaisir de chez milady Benting. Il semblait qu'un poids énorme l'accablait en présence de la comtesse. A peine hors

de sa vue, elle sentit renaître toute sa tranquillité.

« Etiez-vous indisposée, mon ange, » lui demanda la marquise avec un tendre intérêt, lorsqu'elle et Suzanne furent entrées dans la voiture; « je vous ai vue changer de couleur en saluant la comtesse. C'est pour cette raison que j'ai abrégé ma visite. » —

« Suzanne vous devra donc toujours de nouvelles actions de graces, ma chère marquise ! — Je ne puis pas dire que je me sois trouvée indisposée ; mais j'ai éprouvé une impression que je ne puis définir et qui ressemble à la crainte. — Assurément je n'aime pas la comtesse. » —

« Je suis étonnée de vous voir ainsi prévenue sans motif contre

une femme qui semblait vous admirer. Je l'observais, et je voyais ses yeux continuellement fixés sur vous. Je crois la comtesse une femme bonne et sensible. » —

« Je suis affligée d'avoir exprimé un sentiment qui vous déplait; mais vous savez qu'il en est dont on ne peut se rendre compte, et je n'ai pu dissimuler l'embarras, la peine même que me causait la présence de la comtesse. Je vous promets cependant de chercher à vaincre ma faiblesse lorsque j'aurai l'honneur de me trouver avec elle. » —

« Vous ferez bien, ma chère enfant; un cœur comme le vôtre ne doit pas être susceptible d'une injuste prévention. » —

Suzanne sentait la justesse des

observations de la marquise ; et quoiqu'elle regardât ses craintes comme imaginaires, elle les sentait renaître toutes les fois qu'elle jetait les yeux sur la comtesse.

Il y avait trois ans que milady promettait à la marquise d'aller la voir à l'abbaye de Lussington : souvent la marquise lui rappelait sa promesse ; enfin milady déclara qu'elle la remplirait l'été suivant, pourvu toutefois que la comtesse della Castella eût quitté l'Angleterre. Elle ajoutait que ce serait une partie d'autant plus agréable, que le marquis serait de retour à cette époque.

Par politesse, la marquise ne put se dispenser de comprendre la comtesse dans son invitation, puisqu'il était possible qu'elle en

profitât. La comtesse répondit avec empressement qu'elle remettrait son départ, afin de saisir une occasion de se lier davantage avec la marquise, et de voir un lieu que souvent elle avait entendu vanter.

La marquise différait rarement d'opinion avec Suzanne, parce que celle-ci avait coutume de ne pas se laisser égarer par des idées fausses; mais dans cette circonstance, sans éprouver pour la comtesse un attachement violent, elle ne pouvait lui refuser le degré d'estime et d'amitié qu'elle paraissait rechercher.

La comtesse parlait si bien l'anglais (tout en se servant de ces gestes extraordinaires qui semblent aider au langage des ita-

liens), que l'on eût pu la croire née en Angleterre, si la sœur de milady Benting ne l'eût annoncée comme une dame italienne.

Suzanne était présente lorsque la marquise invita la comtesse; elle balbutia quelques mots de politesse, qui persuadèrent à la marquise que Suzanne était revenue à des idées plus justes et plus raisonnables.

Peu de mois après, la marquise et Suzanne quittèrent Londres pour aller retrouver les ombrages frais de Lussington. Elles jouissaient d'avance du moment où il leur serait permis d'embrasser un fils et un ami. Les jours s'écoulaient rapidement, sur-tout pour la marquise, qui espérait voir bientôt dans sa jeune protégée,

non plus l'infortunée Suzanne Hubert, mais la jeune et belle marquise d'Oriel, aimée et admirée de tout le monde.

CHAPITRE VIII.

L'arrivée de la marquise à l'abbaye fut marquée par l'empressement des habitans du village, qui, ayant appris par les domestiques le prochain retour de leur maître, vinrent entourer la voiture de la marquise pour s'assurer de la vérité ; et lorsque cette nouvelle leur fut confirmée, ils firent éclater leur joie bruyante.

Tout était prêt pour recevoir le marquis, lorsqu'un matin une lettre, venant de Calais, fut remise à la marquise. Elle lui apprenait qu'Oriel était arrivé dans cette ville, où il comptait

ne passer que peu de jours ; qu'il allait se hâter de se rendre à l'abbaye ; qu'il y arriverait en bonne santé, et avec un cœur libre. Il engageait son aimable sœur à se tenir sur ses gardes, parce qu'il ramenait avec lui un jeune homme brûlant du desir de la revoir. — « Mais, » ajoutait-il, « je veux punir son audace en me déclarant son rival. Pour disposer Suzanne en ma faveur, je n'ai pas oublié les livres que je lui avais promis en partant. » —

Quoique cette lettre fût écrite sur le ton de la plaisanterie, elle redoubla les espérances de la marquise. En lui apprenant que son fils revenait libre de tout engagement, elle ne doutait plus du pouvoir des charmes de Su-

zanne. La joie brillait dans ses yeux ; elle serra bientôt dans ses bras avec une vive émotion, celle que bientôt elle espérait pouvoir regarder avec raison comme sa fille.

Suzanne était loin de deviner la cause de l'agitation de sa bienfaitrice. Elle l'attribuait au plaisir de revoir bientôt un fils bien-aimé. Elle lut la lettre que la marquise venait de lui donner ; mais elle regarda comme un pur badinage ces phrases qui auraient pu faire naître en elle l'espérance vague de devenir un jour l'épouse d'Oriel. Ce qui fixa le plus son attention, fut l'article où le marquis parlait de son retour et de celui de son compagnon de voyage. Ses yeux se portèrent sur le collier de Joli,

et son front se colora d'une rougeur dont elle ignorait la cause.

Dans un des jours brûlans du mois de juillet, la marquise s'était retirée dans son cabinet de toilette pour y chercher la fraîcheur et le repos. Suzanne, restée seule dans le salon, était occupée à copier un tableau représentant les ruines de Palmyre. La chaleur augmentait le vermillon de ses joues; quelques boucles de ses cheveux retombaient sur ses épaules d'albâtre; une robe élégante laissait deviner la beauté des formes qu'elle cachait. Un bracelet de velour noir faisait ressortir la blancheur de son bras. Couché sur un pan de sa robe, Joli dormait tranquillement aux pieds de sa maîtresse. Suzanne, toute entière à son ou-

vrage, en fut tout-à-coup distraite en entendant aboyer Joli. Elle leva la tête, et aperçut devant elle un jeune homme dont les regards exprimaient le ravissement. Il la salua respectueusement, et ses joues se couvrirent d'une vive rougeur. Suzanne rougit aussi. Tous deux gardèrent le silence, jusqu'à ce que Joli, courant à l'étranger pour le caresser, lui eût rendu l'usage de la parole que l'admiration semblait lui avoir fait perdre.

« Eh quoi ! » dit-il en prenant le chien dans ses bras, « est-il possible que Joli seul me reconnaisse, et que son aimable maîtresse (car mon cœur me dit que vous êtes Suzanne) ne se rappelle plus... » —

« Osmond Lussington ! » s'écria Suzanne avec une joie qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

« Lui-même, aimable Suzanne, » ajouta-t-il en prenant sa main qu'il pressait avec transport contre ses lèvres ; « je ne suis donc pas oublié ! » —

« Non assurément ! Les traits de mon jeune ami sont encore présens à ma mémoire. — Cependant il s'est opéré en vous un si grand changement, que vous ne devez pas être surpris si je n'ai pas reconnu M.r Lussington. » —

« M.r Lussington ! » répéta-t-il avec un accent de tristesse et de reproche : « ah ! Suzanne, voyez encore en moi l'ami de votre enfance ; rappelez-vous ce tems de bonheur et de liberté. » —

La rougeur de Suzanne prit une teinte plus forte. — « Eh bien, » dit-elle en lui tendant la main qu'elle avait retirée, « qu'Osmond Lussington, l'ami de Suzanne Hubert, reçoive l'assurance du plaisir qu'elle éprouve à le revoir ! » —

« Oh ! » s'écria-t-il en la pressant contre son cœur, « l'image de Suzanne est gravée là depuis bien long-tems. L'espérance d'un bonheur à venir est venue s'y mêler. Combien Osmond est heureux de retrouver dans Suzanne une amie qui lui est si chère ! » —

Un regard de Suzanne apprit à Osmond qu'elle partageait sa joie. Cette entrevue décida du sort d'Osmond ; elle affermit dans son cœur ce sentiment qui lui avait fait rapporter à Suzanne toutes

ses pensées, et que désormais rien ne pouvait en arracher.

Pendant quelques instans, tous deux gardèrent le silence ; ils semblaient avoir oublié l'univers, lorsqu'un bruit confus et éloigné vint les tirer de leur rêverie. Osmond alors se rappela qu'il était venu pour informer la marquise de l'approche de son fils.

Il apprit à Suzanne qu'il avait laissé le marquis à quelques milles de l'abbaye ; que pour échapper à l'empressement de ses vassaux, Oriel avait monté le cheval d'un de ses gens, et qu'il allait prendre un chemin détourné, lorsqu'ayant été reconnu, il fut obligé de remonter dans sa voiture, et de suivre lentement la route au milieu des acclamations des paysans.

En un moment, tout fut en mouvement dans le château. Les domestiques couraient à la rencontre de leur maître ; et Suzanne allait apprendre à la marquise cette agréable nouvelle, lorsque celle-ci, avertie par la rumeur qu'elle entendait, se rendit au salon. Tout, dans cette bonne mère, annonçait la joie qu'elle éprouvait ; son émotion était si vive, qu'elle ne put proférer une parole en serrant Osmond contre son cœur.

Bientôt un mélange confus de voix qui répétaient : « Milord est ici ! » annoncèrent son arrivée. La marquise, retrouvant ses forces, courut au-devant de son fils. Elle le rencontra dans le vestibule, et tomba évanouie dans ses bras.

Je n'essaierai pas de peindre cette scène touchante ; il faut être mère, il faut avoir été long-tems séparée d'un fils chéri, d'un fils digne de notre amour et de notre estime, pour concevoir les sentimens de la marquise.

Après ces premiers momens donnés à la nature, le marquis reçut les félicitations de Suzanne. Ses yeux étonnés se fixaient avec ravissement sur cette charmante figure. Elle était devant lui, parée de toutes les grâces qui peuvent embellir une femme, cette jeune orpheline qu'il avait quittée cinq ans auparavant ! Elle était au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée, et des éloges que la marquise n'avait cessé de lui donner. Oriel se rappela les expressions de

la dernière lettre qu'il avait écrite à sa mère, et il sentit naître dans son cœur l'espérance de voir se réaliser un jour ce qui n'avait été qu'un simple badinage.

Les jours suivans furent consacrés au plaisir et à la joie. Les paysans furent admis aux fêtes données à l'abbaye. Les indigens reçurent de leur jeune maître les secours dont ils avaient besoin, et plus d'une jeune fille dut à sa générosité le bonheur d'être unie à l'objet de son affection. Témoin de ses dispositions bienfaisantes, il n'était pas un de ses vassaux qui ne se fût dévoué pour un être appartenant à la famille d'Oriel. La marquise remerciait le ciel qui lui avait donné ce fils si digne de son amour.

Les mêmes vertus brillaient dans le cœur d'Osmond ; mais son extrême jeunesse et son peu d'habitude du monde ne leur avaient pas encore permis de se développer. Ferme dans ses principes, ami solide, susceptible d'éprouver une passion violente, l'honneur lui était plus cher que la vie, et il était incapable de commettre une action dont il aurait eu à rougir.

Sa taille élevée, sa figure noble et gracieuse, ses yeux bleus, de longs cils, une chevelure brune, des traits réguliers et fortement prononcés, tout prévenait en sa faveur.

Tel était Osmond. Cette vive tendresse que, dès ses jeunes ans, il avait éprouvée pour Suzanne,

avait été comme un bouclier qui l'avait préservé des atteintes du vice. L'image de Suzanne, toujours présente à sa pensée, était gravée dans son cœur; ainsi, les caractères tracés sur l'écorce d'un jeune arbre s'étendent et grossissent avec lui. Osmond entendait Oriel répéter les éloges que la marquise dans ses lettres donnait à Suzanne, et son imagination ajoutait à ces éloges. Il élevait Suzanne au-dessus de toutes les femmes, et n'aspirait qu'au moment où il pourrait la revoir. Quels sentimens ne dût-il pas éprouver à son retour, quand il vit que les grâces et les perfections de Suzanne surpassaient encore l'idée qu'il s'en était faite?

Osmond ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait un rival dan-

gereux. Le marquis sentait le pouvoir des charmes de Suzanne. Osmond devina son secret ; mais trop généreux pour troubler le bonheur auquel son parent avait le droit de prétendre, il renferma sa passion dans son ame, jusqu'à ce qu'Oriel eût pris une résolution.

Le devoir d'Osmond exigeait qu'il s'éloignât de l'abbaye. Depuis son retour, il n'avait pas vu son père qu'il aimait tendrement, et dans les bras duquel il eût volé, si l'amour ne l'eût retenu. Enfin le sentiment de ses devoirs lui fit prendre la résolution de s'arracher de ce lieu de délices. Il quitta l'abbaye dans une situation d'esprit qui approchait de la démence. Déjà il voyait Suzanne

Hubert perdue pour lui. Cependant il promit à ses amis de revenir aussitôt qu'il le pourrait.

Le marquis connaissait trop le cœur humain, pour ne pas s'apercevoir que la même passion qui s'était emparée de son ame maîtrisait aussi celle d'Osmond; mais l'objet auquel il aspirait était d'un trop grand prix, pour qu'il fît à son ami le sacrifice héroïque de son bonheur. Rien dans sa conduite, n'était contraire aux lois sévères de l'honneur. Depuis son retour, Osmond ne lui avait plus reparlé de ses sentimens. A la vérité, pendant leur longue absence, Suzanne avait été souvent le sujet de leur conversation; mais ni l'un ni l'autre ne s'était expliqué sur ce qu'il éprouvait pour elle. Les

lettres de la marquise, les éloges qu'elle prodiguait à sa jeune pupille, le desir qu'elle exprimait de lui voir former un établissement brillant, avaient fait soupçonner au marquis les vues de sa mère ; mais il avait gardé le silence. A son arrivée à l'abbaye, trouvant Suzanne au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée, il ne fut pas maître de ses desirs, et il s'estima heureux de penser qu'il pouvait offrir à Suzanne ce rang auquel sa mère désirait de la voir élevée.

Quoique l'affection de Suzanne pour le marquis, et la position dans laquelle il se trouvait à son égard, pussent lui donner des droits sur son cœur, cependant il craignait d'en abuser. Par des at-

tentions délicates et respectueuses, il cherchait à lui prouver de quel prix sa main était pour lui. Il redoutait de faire un aveu que Suzanne reconnaissante n'oserait pas repousser, quand même il lui serait désagréable.

Suzanne recevait les attentions du marquis comme une marque de son estime. Flattée de ses soins, quoiqu'elle en ignorât le motif, elle était accoutumée à le regarder et à l'aimer comme un frère. A ses yeux, le plaisir qu'il témoignait à se trouver près d'elle, son empressement à voler au-devant de ses desirs, paraissaient provenir d'une sorte d'amour fraternel. Elle eût rejeté toute autre idée, si elle se fût présentée à son esprit. Suzanne, inconnue, retirée de l'ou-

bli et de l'obscurité par la générosité de la marquise, pouvait-elle élever ses prétentions jusqu'au fils de sa bienfaitrice? Trompée sur la cause des attentions d'Oriel, elle y répondait par des expressions et des marques de la plus vive reconnaissance. C'est ainsi qu'elle nourrissait, sans le savoir, la passion du marquis.

« Oui, » disait-il, « elle répond à ma tendresse, et je lui devrai mon bonheur! Peut-être sa délicatesse défend-elle à son cœur tout autre sentiment que celui de la reconnaissance. Elle ignore avec quel ravissement j'entendrai l'aveu de son amour; elle ignore que ses grâces et ses vertus sont préférables à l'éclat d'une naissance illustre! » —

A combien d'erreurs l'homme est sujet ! Depuis long-tems ce cœur pour lequel soupirait le marquis, n'était plus au pouvoir de Suzanne. Les traits charmans d'Osmond Lussington y étaient gravés avant que le nom de l'amour eût frappé son oreille ; ce ne fut qu'en voyant devant elle Osmond paré de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, que Suzanne reconnut sa secrète influence, et la cause qui avait si souvent rappelé Osmond à sa mémoire. Mais depuis ce moment, craignant de s'avouer à elle-même les sentimens qu'elle éprouvait, elle osait à peine prononcer le nom d'Osmond, de peur de laisser échapper son secret.

La marquise avait écrit à milady

Benting pour lui rappeler sa promesse et lui annoncer le retour de son fils. Milady répondit à la marquise la lettre suivante :

« Ainsi donc, ma chère amie, ce fils vagabond est maintenant près de vous ! Je vous en félicite bien sincèrement ; mais ce n'est pas assez d'un vain mot : je sais qu'on aime à voir partager la joie qu'on éprouve soi-même. Je veux vous rendre témoin de celle que je ressens. Soyez assurée qu'au premier jour vous me verrez tomber à l'abbaye. Je ne vous demande pas de quels yeux Oriel regarde cette belle fleur qui s'épanouit à vos côtés. Je vois d'ici de grands yeux où se peignent l'admiration, l'amour et la tendresse.

« J'étais entourée l'autre jour d'une douzaine d'*honorables* oisifs qui tous me demandaient avec empressement pourquoi la marquise d'Oriel avait fui la ville avec tant de précipitation, sans leur permettre même d'apercevoir sa charmante pupille.

« Rassurez-vous, » leur ai-je dit, « la jolie pupille ne sera pas toujours cachée à tous les yeux. Un jour vous la verrez, et *avec elle* la marquise d'Oriel. Espérez donc, si l'espérance et le plaisir de voir suffisent pour vous rendre heureux. »

« Nos ladys, les plus élégantes même, attendent le retour de votre jolie Suzanne, pour lui disputer le prix de la beauté, et le cœur du héros conquérant. Que j'aurai de

plaisir à les voir vaincues ! Ce sentiment, je l'avoue, n'est pas très-charitable ; mais je vois l'envie qui s'empare de leur ame, et j'ai la cruauté de l'exciter encore en redoublant d'éloges lorsque je parle de la belle Suzanne. Si le marquis reste froid à la vue des charmes de cet ange, je vous déclare que je me charge de la venger. Je me mets sur les rangs. Mon âge respectable, ma qualité, ma fortune parleront en ma faveur. Ainsi attendez-vous à voir Suzanne ou moi devenir marquise d'Oriel. Je ne laisse pas à votre fils d'autre parti à prendre.

« La comtesse della Castella vous prie d'agréer ses respects. Elle espère vous les offrir bientôt elle-même, car elle m'accompa-

gne dans mon voyage à l'abbaye. Elle envoie à Suzanne, qu'elle admire chaque jour davantage, un million de complimens. Pour moi, ma chère marquise, en attendant que je me dise votre belle fille,

« J'ai l'honneur d'être avec respect,

Votre ANNA B. » —

Oriel était présent lorsque la marquise lut cette lettre. Il ne manqua pas de demander ce qui la faisait sourire.

« A ma place, » répondit-elle, « plus d'une tendre mère serait tourmentée d'inquiétude. Je ris d'un aveu positif qui menace votre liberté. » —

« Que voulez-vous dire, Ma-

dame, » s'écria le marquis. —

La marquise, pour le rassurer, lui remit la lettre qu'elle venait de lire. Oriel jugea qu'elle renfermait une de ces plaisanteries que milady Benting, quoiqu'elle eût passé cinquante ans, savait rendre si agréables sans déroger à son rang.

La marquise cherchait à lire dans les yeux de son fils, à mesure qu'il parcourait cette lettre. Plus d'une fois elle le vit changer de couleur. Quand il eut fini, il la posa sur la table.

« Milady conserve toujours sa gaîté, » dit-il, « et son coup-d'œil est toujours juste. » —

C'en fut assez pour la marquise. Dans la conversation qui suivit, elle apprit que les desirs de son

fils justifiaient les espérances auxquelles elle s'était livrée, et que rien ne manquait plus à son bonheur.

CHAPITRE IX.

Dans la joie dont elle était animée, la marquise oublia que Suzanne ignorait encore les sentimens d'Oriel, et que c'était de la bouche de son fils qu'elle devait en recevoir l'aveu. Cette tendre mère courut serrer dans ses bras la fille de son adoption, celle que bientôt un lien sacré devait unir à sa famille. Suzanne, en ce moment assise sur un sofa dans le salon, caressait son cher Joli. Elle paraissait plongée dans une profonde rêverie, et ses yeux étaient fixés sur le beau collier d'argent qui lui rappelait Osmond. Avant

qu'elle eût pu se lever, la marquise la pressait contre son cœur, en la mouillant de ses larmes. Alarmée de son émotion, Suzanne fut saisie d'une terreur dont elle ignorait la cause. Enfin la marquise recouvra l'usage de la parole, dont elle avait semblé privée.

« Ma Suzanne, » s'écria-t-elle, « ma bien-aimée, tous mes desirs sont satisfaits ! ce jour est le plus heureux de ma vie ! Oriel.... oui, ma Suzanne, Oriel vous aime ! le ciel a permis qu'il fût insensible aux charmes de la beauté jusqu'au moment où il vous vit. Suzanne Hubert pouvait seule trouver le chemin de son cœur, et sa mère et la vôtre bénissent cette union. Oh ! ma fille, » ajouta t elle en la pressant plus fortement contre sa

poitrine, « laisse-moi serrer dans mes bras, laisse-moi rapprocher de mon ame ce trésor qui fera le bonheur de mes jours ! » —

La pâleur de la mort se répandit sur les joues de Suzanne ; un tremblement subit s'empara de tous ses membres. Elle appuya sa tête sur l'épaule de la marquise.

Celle-ci vit son état sans en être alarmée. Elle était loin d'en deviner la véritable cause ; et à l'aide des sels qu'elle lui fit respirer, elle parvint à la rendre à la vie.

La marquise pouvait-elle imaginer que Suzanne éprouvât quelque répugnance pour un homme chéri et estimé de tout le monde ? Jusque-là les sentimens de Suzanne à son égard, sentimens dictés par la reconnaissance, ne per-

mettaient pas de le soupçonner. La marquise attribua donc son émotion au plaisir et à la surprise que lui avait causés cette nouvelle inattendue. Elle pensa qu'un peu de repos suffirait pour rendre le calme à son esprit ; et serrant tendrement sa main, elle lui dit :

« Je n'ajouterai pas par mes questions, ma chère Suzanne, au trouble où je vous vois. C'est à un amant qu'il appartient d'entendre un aveu qui doit faire son bonheur. Quand vous serez rendue à vous-même, venez me trouver dans mon cabinet. Que je voie reparaître dans vos yeux l'expression du plaisir. — Ah ! quelle sera ma joie en présentant à mon fils cette main qui doit être le gage de sa félicité ! Ne croyez pas ce-

pendant que ce lien qui va vous unir à lui puisse ajouter quelque chose à ma tendresse ; mais c'est alors, ma Suzanne, que vous serez vraiment ma fille ! » —

La marquise s'éloigna, après avoir pressé de ses lèvres la bouche décolorée de Suzanne. L'infortunée, restée seule, la tête appuyée sur le bras du sofa, tomba de nouveau dans un état d'insensibilité.

Elle n'en sortit que lorsqu'elle sentit sa main immobile serrée avec ardeur et couverte de baisers brûlans. — « Grand dieu ! » s'écria avec l'accent de l'effroi une voix dont le son pénétra jusqu'à son ame, « Suzanne, qu'avez-vous ? — » Suzanne tourna la tête, et vit à ses côtés Osmond

Lussington, pâle, éperdu ; en ce moment elle connut toute l'horreur de sa situation. La joie que lui avait montrée la marquise vint s'offrir à son esprit ; elle laissa retomber sa tête, comme si elle eût craint d'apercevoir un objet pour qui elle ne pouvait plus conserver un sentiment de tendresse. De la main, elle lui fit signe de s'éloigner ; mais Osmond pouvait-il lui obéir ?

« N'espérez pas que je vous quitte, » s'écria-t-il d'un ton passionné, « avant d'avoir appris le sujet de votre affliction ! Suzanne, seul objet des espérances et des desirs d'Osmond, ô la plus adorable et la plus chérie des femmes ! dépose tes chagrins dans ce cœur qui n'existe que pour toi ! Parle,

Suzanne ! que ta voix chérie résonne encore à mon oreille ! Osmond était à toi avant de se connaître. Tu régneras sur lui tant qu'un souffle de vie animera son être ! » —

Osmond était venu à l'abbaye avec la volonté de cacher son secret à tous les yeux, jusqu'à ce que la conduite du marquis lui permît de le déclarer. En entrant, il n'avait été aperçu que par quelques domestiques ; il s'était rendu au salon, où il trouva l'objet de son affection dans un état d'insensibilité complète. En voyant la pâleur qui couvrait son visage, et les pleurs qui coulaient de ses yeux, sa résolution l'abandonna. Il ne fut plus maître de contenir ses transports ; et dans son déses-

poir, tombant aux genoux de Suzanne, il lui ouvrit son ame.

Ah ! pourquoi venait-il dans le moment où, luttant contre une passion qu'elle ne pouvait vaincre, la reconnaissance et le devoir obligeaient Suzanne à fermer son cœur à la prière d'Osmond, tremblant à ses pieds ?

Suzanne, n'osant pas même hasarder une réponse, retira sa main de celles d'Osmond, et voulut sortir du salon. Osmond la retint par sa robe lorsqu'elle était près de lui échapper.

« Suzanne, » s'écriait-il, « ne m'abandonnez pas ! me laisserez-vous expirer avec l'idée que je ne puis vous toucher ? N'espérez pas me fuir. — Je resterai à vos pieds jusqu'à ce que vous ayez prononcé

sur mon sort. O Suzanne, j'attends de vous ou la vie ou la mort ! » —

« La mort ! » répéta Suzanne en frémissant ; « Osmond, Osmond, qu'exigez-vous de moi ? » —

Elle retomba sur le sofa, aussi effrayée de ses expressions que de la pâleur de son visage.

« Oui, » reprit-il d'une voix altérée, « ma vie est entre vos mains ! de votre amour dépend mon existence ! La mort est mille fois préférable au tourment que j'endure ! Oh ! Suzanne, prononcez sur le sort d'Osmond, je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher ! » —

« Je tremble. » —

Elle ne put en dire davantage ; et se couvrant le visage de ses

mains, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule d'Osmond.

« Vous tremblez ! » répéta-t-il ; « et après quelques instans de silence, pendant lesquels il semblait méditer, il ajouta : — « Vous tremblez, Suzanne ! — C'en est donc fait ! mon sort est décidé ! » —

« Ne me réduisez pas au désespoir ! Ah ! si vous avez pitié de vous, de moi, fuyez, Osmond, fuyez, et ne revoyez jamais Suzanne ! » —

Le malheureux Osmond se releva. Son agitation semblait avoir fait place à une sombre douleur.

« Mon sort est décidé, » répéta t-il, « Suzanne a condamné au désespoir, à la mort, cet Osmond, l'ami de son enfance, qui l'adorait, qui avait placé en elle

l'espérance du bonheur de sa vie ! — Je subirai mon sort ! Cependant, miss Hubert, » ajouta-t-il d'un ton plus calme, « ne croyez pas qu'en m'oubliant moi-même, je puisse oublier celle qui dicta mon arrêt ! Tout espoir de félicité est éteint dans mon ame ; mais j'aurai le courage de supporter une vie qui m'est odieuse. Non, quoique vous ayez décidé de mon malheur, votre haine du moins n'insultera pas à la mémoire d'un être que vous détestez ! » —

« Que je déteste ! » s'écria-t-elle en levant sur lui des yeux pleins de larmes, « Osmond ! » —

« Oui, » reprit-il avec fureur, « haïssez-moi, détestez-moi ! je ne veux pas être l'objet de votre pitié ! le cœur d'Osmond Lussing-

ton dédaigne la pitié de celle qu'il adorait ! » —

Suzanne s'éloignait, craignant de voir renaître l'emportement d'Osmond. Tout en elle annonçait l'agitation qu'elle éprouvait. Déjà elle était près de la porte, lorsqu'Osmond la saisissant avec violence par la main, l'arrêta de nouveau.

« Encore un mot, Suzanne, » s'écria-t-il ; « avant que nous soyons séparés pour jamais, répondez-moi ! Est-il un mortel assez heureux pour posséder ce cœur dont je voudrais être maître au prix de tout mon sang? Répondez, Suzanne ; mettez le comble à ma misère ! » —

Il tomba une seconde fois à genoux ; mais il se releva aussi-

tôt, comme entraîné par un mouvement frénétique.

« Et que m'importe, » ajouta-t-il en repoussant la main de Suzanne ; « n'est-ce donc pas assez de savoir que ce cœur me rejette, sans chercher à poursuivre d'une haine éternelle l'heureux rival qu'il me préfère ? » —

« Oh ! Osmond, » dit-elle en serrant cette main qui venait de repousser la sienne, « retenez ces sentimens indignes de vous ! que je ne sois pas la cause malheureuse qui divise ceux que les liens du sang et de l'amitié devaient porter à s'aimer et à s'estimer ! » —

« Oriel ? » s'écria-t-il dans un transport de rage, « il n'est donc que trop vrai ! le ciel et Suzanne

te favorisent ! c'en est assez ! adieu, Suzanne, adieu pour toujours ! »—

A ces mots, il s'élança hors du salon avec la rapidité de l'éclair ; et l'infortunée Suzanne, épuisée par les violentes secousses qu'elle venait d'éprouver, tomba sur le parquet.

Ainsi le destin renverse l'édifice qu'élève l'imagination ! Plongée dans une tendre rêverie, Suzanne, un moment auparavant, s'occupait d'Osmond ; elle pensait à la possibilité d'être aimée de lui, lorsque la marquise, dans l'excès de sa joie, était venue lui donner une nouvelle preuve de sa tendresse. Suzanne sentait le devoir que lui imposait la reconnaissance ; et c'est dans cet instant que la certitude d'être chérie

d'Osmond vient déchirer son ame !

« Oui, » se disait Suzanne en relevant sa tête et l'appuyant sur une chaise, « oui, tout pénible qu'est ce sacrifice, il s'accomplira ! Moi qui dois tout aux bontés de la marquise, irai-je par un refus affliger son cœur maternel, ce cœur qui si long-tems a nourri dans le silence l'espoir de cette union de laquelle semble dépendre son bonheur ! Suzanne, inconnue, peut-elle refuser le rang auquel le noble et généreux Oriel daigne l'élever ? Non, » ajouta-t-elle avec force, « j'immolerai mes sentimens à leurs desirs. J'obéirai aux lois de l'honneur et de la reconnaissance ! j'appartiendrai à Oriel ! Je renfermerai dans mon cœur l'image fatale de celui

qui y règne encore ; aucune de mes pensées ne blessera les devoirs que m'impose l'hymen ! — Soutiens mon courage, ô mon Dieu ! aide-moi à surmonter ma faiblesse ! — Rends au cœur du malheureux Osmond la paix que je lui ai ravie ! donne-lui la force de vaincre sa passion ; et si tu permets que nous nous revoyons, fais que l'amitié prenne dans nos ames la place de l'amour ! » —

Suzanne sentit son cœur soulagé du poids qui l'accablait. Elle se rendit à son appartement, et fit tous ses efforts pour paraître devant le marquis avec un extérieur tranquille. Elle y parvint, et remporta sur elle une grande victoire. Elle écouta les vœux d'Oriel, elle accepta l'offre de sa main, et l'é-

poque de leur union fut fixée à un délai peu éloigné.

Le malheureux Osmond, en quittant Suzanne, était sorti de l'abbaye dans un état d'égarement qui lui ôtait presque l'usage de sa raison. En descendant, il trouva son domestique dans le vestibule, et lui ordonna de le suivre avec ses chevaux. Sans s'inquiéter des conjectures que l'on pourrait tirer de son arrivée et de son départ subit, il suivait l'avenue en courant, lorsque le domestique l'atteignit. Aussitôt Osmond s'élança sur son cheval, et le pressant vivement de l'éperon, il ne s'arrêta pas avant d'être arrivé à la demeure de son père. Là, harassé des fatigues du corps, accablé des peines de l'ame, il prétexta une indisposition

pour excuser son prompt retour ; et s'étant renfermé dans sa chambre, il réfléchit dans le silence et le désespoir au malheur qu'il éprouvait.

La marquise et son fils ne tardèrent pas à apprendre qu'Osmond avait paru à l'abbaye ; Suzanne avoua qu'elle l'avait vu pendant quelques instans et l'avait entendu se plaindre d'une indisposition. Quoiqu'elle ne dît pas exactement la vérité, cependant elle ne s'en éloignait pas entièrement. C'en fut assez pour alarmer ses amis. Un exprès fut envoyé après lui pour l'engager à revenir à l'abbaye. Malgré toute la diligence qui lui avait été recommandée, il ne put atteindre Osmond avant qu'il fût arrivé chez son père.

L'exprès revint avec un billet d'Osmond pour le marquis. Il lui apprenait que son indisposition n'avait rien d'alarmant, et qu'elle n'était pas la cause de son retour; qu'une affaire qu'il s'était rappelée, et dont les suites l'obligeraient peut-être à un long voyage, l'avait forcé de partir aussi précipitamment. — Ce billet, écrit de la main d'Osmond, dissipa l'inquiétude d'Oriel et de la marquise: personne ne douta qu'il ne renfermât la vérité; Suzanne seule pouvait l'expliquer.

On attendait de jour en jour l'arrivée de milady Benting. Suzanne désirait sa société, comme devant la distraire du chagrin secret auquel elle était en proie. Le souvenir d'Osmond n'en était pas

la seule cause ; mais, sans pouvoir en deviner le motif, elle éprouvait une crainte involontaire à l'idée de son union avec Oriel. Elle s'était tellement accoutumée à regarder le marquis comme un frère, que ce titre lui semblait une barrière placée entr'elle et lui ; plus le jour approchait, plus ses scrupules redoublaient.

Une voiture attelée de six chevaux, accompagnée de gens portant la livrée de milady Benting, parut un matin dans l'avenue. Suzanne s'empressa d'aller la recevoir. Le plaisir qui brillait sur sa charmante figure, empêcha milady de remarquer l'altération des traits de sa jeune amie. Milady serra Suzanne dans ses bras : la comtesse della Castella était avec

elle, et Suzanne, trop occupée de ses propres chagrins, sentit moins vivement la répugnance que lui inspirait toujours la comtesse.

Lorsque milady arriva, le marquis était dans la campagne. A son retour, il trouva les dames assises dans le salon.

« Mon cher Oriel, » s'écria Milady en courant à lui les bras ouverts, « que ce baiser d'une vieille femme vous fasse connaître sa joie de vous revoir enfin dans votre patrie, et ses desseins contre un cœur qu'elle veut attaquer de tout le pouvoir de ses charmes ! »

« Que milady Benting, » répondit le marquis, « reçoive donc l'assurance de mon respect et de mon estime ; mais qu'elle cesse de vouloir attaquer un cœur qui

déjà reconnaît un vainqueur ! » —

« J'en suis ravie, » s'écria Milady ; « avouez donc que je suis habile dans l'art de prophétiser ! N'est-il pas vrai, ma chère marquise ? » —

La marquise fit un geste significatif que la rougeur de Suzanne aurait suffi pour expliquer, s'il eût été équivoque.

« Maintenant que nous sommes plus calmes, » dit Milady, « approchez, marquis ; il est bien tems, je crois, que je vous présente à la comtesse della Castella. » —

La comtesse se leva ; mais soit qu'elle pensât que cette cérémonie était bien tardive, ou qu'elle éprouvât quelque sentiment pénible, toujours est-il certain qu'à

travers le rouge qui couvrait ses joues, on aperçut une plus vive rougeur à laquelle succéda bientôt une pâleur mortelle. Elle répondit au compliment du marquis avec un embarras qu'elle s'efforçait de dissimuler ; mais au moment où elle lui adressa la parole, sa voix et son regard le frappèrent d'un étonnement remarquable. Il recula saisi de frayeur et de surprise. Leur embarras mutuel ne put échapper aux yeux pénétrans de milady, et aussitôt elle s'écria :

« Eh quoi ! vous paraissez troublés ! Ne serait-ce donc pas votre première entrevue ? Et vous seriez-vous rencontrés jadis sous le beau ciel de l'Italie ? » —

« Je n'ai pas l'honneur de con-

naître le marquis d'Oriel, » répondit la comtesse. —

« Ni moi, celui de connaître sa Seigneurie, » répliqua le marquis. « Mais le son de sa voix m'a rappelé une personne morte depuis long-tems, et j'avoue que j'ai été frappé d'étonnement. » —

« En ce cas, mon cher Oriel, » reprit Milady, « laissons les morts dans le silence de la tombe, et ne troublons pas leur repos. Les vieilles femmes n'aiment pas ces sujets-là. Pour moi, je veux jouir des prérogatives de mon sexe, jusqu'à ce que je ne sois plus bonne à rien qu'à soigner mes chats, ou à m'asseoir gravement à une table de whist. » —

La conversation toujours animée de milady Benting produisit

sur l'esprit de Suzanne les plus heureux effets. Milady remarqua le regard mélancolique et le teint pâle de sa jeune amie, mais elle attribua ce changement à sa timidité naturelle et à l'appréhension que doit causer un serment qui décide du bonheur ou du malheur de la vie. Milady avait soin d'occuper sans cesse Suzanne ; elle la faisait lire, jouer, dessiner ; elle se faisait accompagner par elle dans ses promenades ; elles allaient visiter ensemble les écoles, les indigens et les beaux sites des environs de l'abbaye. Suzanne n'avait pas le tems de rêver à ses chagrins, et le marquis se plaignait avec raison de ces fréquentes absences.

« Bah ! » lui disait-elle un jour

qu'il lui adressait ses plaintes : « Vous êtes fou ! Tous les amans sont les mêmes. C'est assez pour vous de la voir un peu par-ci par-là. Un jour viendra peut-être où vous ne serez plus si jaloux du bonheur d'être avec elle. » —

« Vous me rangez donc dans la classe des maris inconstans, » répondit le marquis un peu piqué. —

« Je ne présume rien sur votre compte. Je pense que les amans et les maris sont des êtres bien différens. » —

« Mais, je serai toujours l'amant de Suzanne. » —

« Nous verrons ; mais s'il en est ainsi, je dirai alors ce que je pense maintenant : Que vous méritez d'être le plus heureux des époux. Allons, je veux être géné-

reuse, je vous promets d'aller retrouver vos amours, et je ne vous troublerai pas de toute la journée. » —

Le mariage du marquis d'Oriel et de miss Hubert était le sujet de toutes les conversations, à plusieurs milles à la ronde ; et pas un sarcasme dicté par l'envie ou la méchanceté ne vint se mêler aux éloges mérités qu'on leur prodiguait de tous côtés.

Cependant il existait un être infortuné pour qui ces bruits d'une union prochaine étaient comme la pointe du fer meurtrier. Ils apportaient à Osmond la certitude de son malheur. Craignant d'en connaître toute l'étendue, il résolut de quitter le royaume, avant d'en apprendre davantage. Il an-

nonça à son père que sa santé était dérangée, et que l'air de l'Angleterre ne lui convenait pas. Il espérait qu'il ne s'opposerait pas à ce nouveau voyage, nécessaire à son rétablissement. Tremblant pour son fils unique, quoiqu'il eût désiré jouir de sa présence pendant le peu d'années qui lui restaient à vivre, ce bon père ne pouvait faire aucune objection quand il s'agissait du salut de son fils. Osmond, après avoir obtenu son consentement, s'occupa du soin d'arranger ses affaires, déterminé à ne jamais revenir dans sa patrie.

A mesure que Suzanne voyait approcher le jour où sa main devait être unie à celle d'Oriel, elle sentait redoubler ses terreurs; et,

quoiqu'elle fût résolue à s'immoler à ses devoirs, un triste pressentiment l'avertissait que ce jour si ardemment désiré par la marquise et par son fils, empoisonnerait leur bonheur mutuel.

La modeste chaumière d'Hubert et ses simples habitans étaient souvent le sujet de ses conversations. Elle désirait secrètement leur présence. Mais hélas ! l'un d'eux était allé habiter un meilleur monde, et Phœbé, trop faible pour s'occuper des maux de celui-ci, avait besoin de repos. Quelquefois Suzanne en parlait à la marquise devant la comtesse et milady Benting; mais, comme elle évitait de citer aucune particularité, elle pensait que ni l'une ni l'autre de ces deux dames n'écoutait ses discours.

CHAPITRE X.

Trois jours seulement séparaient Suzanne de celui qui devait rendre le marquis le plus heureux des hommes, lorsqu'une caisse remplie de livres arriva de Londres à l'abbaye. Suzanne était présente lorsqu'on l'ouvrit. Elle prit une brochure, et tomba par hasard sur une histoire intéressante. Elle en lut à la comtesse et à milady quelques pages qui excitèrent leur intérêt et leur curiosité ; mais comme l'heure du dîner approchait, Suzanne fut obligée d'interrompre sa lecture. La comtesse la pria de lui prêter le livre, quand

elle l'aurait achevé, pour qu'elle pût le lire avant de se mettre au lit.

La prolongation du dîner et les occupations qui le suivirent auraient empêché Suzanne de finir sa lecture, si, pour y parvenir, elle ne se fût retirée de bonne heure dans son appartement. Quand elle eût cessé de lire, ne voyant venir personne de la part de la comtesse, elle posa le livre sur sa toilette, et se mit au lit. Déjà un doux sommeil s'emparait de ses sens, lorsqu'il fut interrompu tout-à-coup par le bruit que l'on fit en tirant ses rideaux. Suzanne effrayée leva la tête et reconnut mistriss Musgrave qui lui demandait pardon d'être obligée de venir la troubler à cette heure.

« Qu'est-il donc arrivé, ma

chère mistriss Musgrave? » demanda Suzanne inquiète. —

« Rien qui soit alarmant, miss Hubert; je suis envoyée près de vous par une famille malheureuse qui implore vos secours. » —

Suzanne prêta toute son attention.

« Vous vous rappelez sans doute ce pauvre David Morgan, ce marchand du village, dont la femme vous donnait de si beaux fruits, quand vous alliez voir ses enfans, il y a quelques années. » —

« Assurément, je ne l'ai pas oubliée. Eh bien? » —

« Ah! ma chère miss, voici le fait! —» Mistriss Musgrave poussa un profond soupir. — « Le pauvre David a fait banqueroute. Le propriétaire dont il louait la maison

l'en a chassé impitoyablement ; celui qui lui fournissait des marchandises a exigé le remboursement d'une dette ancienne qu'il ne pouvait payer, et demain matin le pauvre David doit être conduit en prison. » —

« Pourquoi n'en pas instruire le marquis ? Il empêcherait ce malheur. » —

« J'en suis persuadée ; mais cette malheureuse famille a eu si souvent recours à ses bontés qu'elle n'ose plus s'adresser à lui. » —

« Si souvent ! » répéta Suzanne ; « mais comment se fait-il que David soit dans la détresse ? Je l'avais toujours regardé comme un homme laborieux, occupé de pourvoir aux besoins de sa famille. » —

« David Morgan est bien tel que vous le dites, miss Hubert. Le dérangement de ses affaires vient de l'inconduite de son frère qui vit à Londres dans la dissipation et l'oisiveté. Souvent David s'est privé du nécessaire pour envoyer à sa belle-sœur de quoi se soutenir elle et deux malheureux petits enfans. C'est la vérité, miss; et dans ce moment sa pauvre femme est dans le vestibule implorant à genoux votre appui pour sauver son mari de la prison, et sa famille de la mendicité. » —

Les larmes de mistriss Musgrave coulaient en achevant ce récit.

« Il est donc arrêté ! » demanda Suzanne avec émotion. —

« Oui, miss. Il a été arrêté cet après-midi dans le village. Son

propriétaire, en apprenant cette nouvelle, a fait saisir tout ce qui était chez lui pour assurer le prix de ses loyers, et le malheureux David doit être conduit demain de bonne heure à la prison du comté. » —

« Et quel est le montant de sa dette ? » —

« Il doit vingt-deux guinées à celui qui l'a fait arrêter, et dix à son propriétaire. » —

« Bon Dieu ! » s'écria Suzanne « que va devenir cette malheureuse famille ! Je ne possède pas le quart de cette somme. Je pourrais l'envoyer demander à la marquise ; mais on veut qu'elle ignore cette affaire : et à cette heure, elle serait surprise que je demandasse cet argent pour mes propres

besoins. Ne pourrait-on pas attendre jusqu'à demain ? » —

« Il doit partir à la pointe du jour ; c'est le dernier délai accordé à la prière de la pauvre femme de David. » —

« Je ne sais que faire, ma chère mistriss Musgrave, » répliqua Suzanne, affligée de ne pouvoir soulager ces bonnes gens. « Il faudra donc que David aille en prison ! » ajouta-t-elle en appuyant tristement sa tête sur sa main. » —Prenez ma bourse. Vous y trouverez cinq guinées ; vous les donnerez à cette pauvre femme, en lui disant de les partager avec son mari, et de se consoler en attendant que j'arrange cette affaire. » —

Mistriss Musgrave prit la bourse ;

elle était près de sortir, et comblait de bénédictions la généreuse Suzanne, lorsqu'elle revint sur ses pas, en disant :

« Il y a une petite clef dans la bourse, miss Hubert ! » —

« Grand Dieu, » s'écria Suzanne, « je te remercie ! J'ai l'argent nécessaire : je n'y avais jamais pensé. Prenez cette clef, mistriss Musgrave ; ouvrez le tiroir de mon secrétaire, et apportez-moi une bourse de soie verte que vous y trouverez. » —

C'était la bourse remise à Suzanne par Hubert. Elle était restée intacte, et celle qui la possédait remerciait le ciel de ce qu'elle lui fournissait les moyens de faire une bonne action.

Mistriss Musgrave apporta la

bourse, et d'après l'ordre de Suzanne, elle en retira cinquante guinées.

« Maintenant, ma chère mistriss Musgrave, » s'écria Suzanne avec joie; « courez porter cet argent à la bonne mistriss Morgan. Qu'elle aille délivrer son mari en payant ses créanciers inéxorables, et qu'elle vienne me trouver demain, nous verrons ce que l'on pourra faire pour sa famille. Je souhaite que cet or lui fasse autant de plaisir que j'en avais lorsqu'elle me donnait ses fruits. » —

« Oh ! miss Hubert, » s'écria mistriss Musgrave; « soyez heureuse, vous qui soulagez si noblement l'infortune ! » —

Mistriss Musgrave, dans son empressement d'aller exécuter sa

commission, laissa la bourse sur la toilette ; et Suzanne, toute occupée du sort de David et de sa famille, ne pensa pas non plus à cette bourse : pour un moment, elle oublia ses propres chagrins ; et s'endormit au milieu de ses réflexions consolantes. Aucune image effrayante ne vint troubler son repos, et Suzanne ne vit pas, suspendu sur sa tête, le glaive qui la menaçait et le bras meurtrier prêt à la frapper.

Le lendemain matin, mistriss Musgrave vint dans la chambre de Suzanne pour lui peindre la joie qu'avait excité son bienfait : déjà Suzanne avait résolu de donner à la famille de David ce qui restait dans sa bourse, pour l'aider à rétablir son commerce.

« Mais, » ajouta-t-elle, « comme mistriss Morgan ne peut pas venir me voir à une heure qui me convienne, vous vous chargerez, ma chère mistriss Musgrave, de lui remettre cet argent, quand le moment qui s'approche sera passé. — Suzanne s'arrêta et poussa un profond soupir. — J'irai la voir. Que David continue à travailler. — Vous avez serré la bourse, mistriss Musgrave, ayez la bonté de me la rendre, après en avoir retiré ce qui y reste. » —

« J'ai déposé la bourse sur votre toilette, » dit mistriss Musgrave, « à côté d'un livre couvert en bleu. Ne l'avez-vous pas trouvée ce matin ? » —

Suzanne n'y avait pas même pensé. Le livre était à la même

place, mais la bourse ne s'y trouvait pas. Suzanne chercha partout ; recherches inutiles ! Mais en ouvrant un des tiroirs de sa toilette, elle y trouva les cinquante guinées qui restaient. Suzanne sentit son cœur se glacer. Une idée terrible s'offrit à son esprit.

« Il y avait un papier dans cette bourse, » dit-elle d'une voix étouffée en tombant sur une chaise. —

« Oui, » répondit mistriss Musgrave ; « je l'avais laissé auprès de la bourse. » —

La bourse et le papier avaient disparu.

« Mon sort va s'expliquer ! » dit Suzanne en revenant à elle, « un pressentiment affreux me dit que

ma vie était attachée à la possession de cette bourse, de cet écrit. O Dieu ! » s'écria-t-elle avec ferveur, « soutiens mon courage au milieu des dangers qui m'environnent ! »—

Suzanne se rendit chez la marquise, qu'elle trouva seule. Elle lui apprit en tremblant ce qui était arrivé. La marquise alarmée, mais craignant d'ajouter à l'effroi de Suzanne, dissimula son inquiétude. Elle cherchait à la rassurer, en lui disant que sans doute la beauté de la bourse avait tenté la personne qui s'en était emparée ; qu'on n'avait pas cru la dépouiller d'un bien auquel elle attachât tant d'importance ; que peut-être, on l'avait seulement cachée pour exciter son inquiétude ; mais rien

ne pouvait calmer les craintes de Suzanne. Cependant la marquise lui persuada de garder le secret, et de ne faire aucune recherche pour découvrir l'auteur de ce larcin, en l'assurant qu'elle chercherait elle-même à le reconnaître.

Suzanne avait souvent témoigné à la marquise le desir qu'Oriel fût instruit des particularités relatives à sa naissance; mais la marquise s'y était toujours opposée. Suzanne renouvela ses instances avec force, en disant que si ce dernier événement venait à les lui faire connaître, il aurait le droit de s'offenser du secret qu'elle avait gardé vis-à-vis de lui, et que ce manque de confiance l'autoriserait à douter de sa sincérité. La marquise s'y refusa de nouveau. Elle assura

Suzanne que la découverte même de ces circonstances ne pouvait lui faire aucun tort dans l'esprit du marquis ; qu'elle seule serait coupable d'une faute légère ; qu'elle en porterait la peine avec plaisir, et qu'elle ne voulait pas entendre parler de cette proposition. Accoutumée à obéir aveuglément à la marquise, Suzanne se soumit à sa décision, quoiqu'elle fût loin de l'approuver.

Pendant le dîner, les yeux de Suzanne se portaient avec inquiétude sur le marquis, sur milady Benting et sur la comtesse della Castella. Elle cherchait à lire dans leurs regards si l'événement de la nuit précédente était connu de l'un d'eux. Mais en vain espérait-elle y découvrir quelque chose.

Les yeux du marquis exprimaient le ravissement. La comtesse della Castella paraissait joyeuse et satisfaite. Milady Benting seule semblait examiner avec plus d'attention la figure expressive de sa jeune amie.

« Miss Hubert, » dit en souriant Milady, « auriez-vous la présomption de pénétrer le cœur de notre sexe, comme celui de ce sexe vain et orgueilleux ? » —

Suzanne aussitôt baissa ses longues paupières.

« Voyez, » continua Milady; « voyez la confusion du coupable ! Voyez ses yeux se baisser, quand il s'entend accuser ! » —

« Peut-être, » répliqua la marquise sur le même ton, « les yeux de Suzanne, au lieu de nous

montrer un coupable cherchent-ils à en découvrir un. » —

« Miss Hubert, » dit la comtesse, « avez-vous achevé de lire cette brochure que vous m'aviez promise ? » —

« Oui, Madame, » répondit Suzanne ; « hier, avant de me coucher, je l'avais laissée sur ma toilette, afin que vous puissiez la prendre, comme vous me l'aviez demandé, en vous retirant. » —

« Il est vrai ; mais il était si tard, j'étais si peu disposée à la lecture, et si fort portée au sommeil, que je n'ai pas voulu vous déranger en allant chercher ce livre, et je ne suis pas entrée dans votre chambre. » —

La comtesse n'était donc pas coupable de l'enlèvement de la

bourse et de la lettre. Les soupçons de Suzanne ne pouvaient pas tomber sur milady Benting, et assurément le marquis ne se serait pas permis d'entrer dans sa chambre pendant qu'elle était endormie. Ce ne pouvait donc être que quelque domestique. Mais alors, comment se serait-il contenté de la lettre et de la bourse, sans emporter l'or qu'elle renfermait, à moins qu'il n'eût des droits sur la personne de Suzanne, et qu'à l'aide de ce fatal papier, il ne voulût les faire valoir. Cette idée était terrible, et cependant tout la rendait probable. Suzanne tremblait en y réfléchissant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

547821